

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 18.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 4 MAI 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Bibliographie.—Nos gravures : Feu A. T. Stewart ; l'impératrice d'Autriche ; les curieux attendant que la glace charrie ;—Geneviève de Brabant.—Hygiène publique.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Enigmes, charades, proverbes, questions, etc.—97fr. 50c., histoire d'un caissier.—Horticulture.—Correspondance.—Mélanges religieux.—Nouvelles générales.—Poésie : Les amoureux.—Rosalba ou deux amours, épisode de la rébellion de 1837 (suite).—Le Jeu de Dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Geneviève de Brabant : Feu Alex. T. Stewart, le millionnaire ; S. M. I. Elizabeth-Amélie-Eugénie, impératrice d'Autriche ; Montréal : les curieux attendant que la glace charrie.

BIBLIOGRAPHIE

L'AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB.—Résumé des travaux de quelques savants, par Oscar Dunn.—Montréal, 1875. Eusèbe Sénécal, in-4°, pp. 47.

M. Dunn a eu l'excellente idée de reproduire en une très-élégante brochure, tirée malheureusement à un trop petit nombre d'exemplaires (25 ou 30, si nous sommes bien informés), les articles qu'il a publiés sous ce titre dans la *Revue Canadienne*. Le papier, le format, les caractères, tout, jusqu'au tirage si limité, indique l'œuvre d'un bibliophile, en même temps que d'un érudit. M. Dunn est, en effet, du petit nombre des jeunes gens qui se font gloire d'une passion réservée ordinairement pour un âge plus avancé ; il s'est déjà formé une bibliothèque assez considérable de livres rares ; il est le possesseur du seul exemplaire *non rogné* qui existe des Œuvres de Champlain, publiées par la maison Desbarats, et c'est pour avoir mis la main sur les *Antiquitates Americanae* de Rafn, chez un de nos bouquinistes, qu'il s'est épris du sujet qu'il vient de traiter avec cette élégance de style que les lecteurs de *L'Opinion Publique*, comme ceux de la *Revue Canadienne*, ont eu si souvent l'occasion d'apprécier.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette thèse de l'antiquité des populations de l'Amérique est soutenue et combattue ; il y a longtemps que l'on s'est demandé quand et comment notre partie du monde avait été peuplée d'hommes et d'animaux. Pas moins de cinq volumes, ayant pour titre cette question même, furent publiés à Amsterdam en 1767, par Engel. Dans le siècle dernier, le chanoine Corneille de Pauw, dans ses *Recherches sur les Américains*, et le savant jésuite Lafitau, dans son splendide ouvrage des *Mœurs des Sauvages* ont aussi traité très-longuement ce sujet qui avait déjà exercé toute la patience des savants des deux siècles précédents.

Georges Horn, professeur à l'université de Leyde, ne mentionne pas moins de vingt-deux opinions différentes, sans compter celle d'un autre professeur qui, à toutes les époques, a fait malheureusement beaucoup trop d'élèves. Selon Horn, le Père Cotton, confesseur de Henri IV, aurait été assez préoccupé de cette question, qui alors agita tous les esprits, pour la poser à une possédée qu'il exorcisait, et Satan pris de court, aurait répondu assez peu catégoriquement ! Si cette histoire peu croyable était vraie, le bon Père n'aurait fait que devancer nos spirites modernes, qui ont plus d'une fois essayé d'élucider des points difficiles en s'adressant à leurs médiums (1).

(1) *Georgius Hornius—De Originibus Americanis*, 1632. Nous n'avons pas eu le temps de faire de recherches sur cette anecdote qui nous fait l'effet d'une malice protestante comme on en voit beaucoup dans les livres de cette époque.

Ce fut à la demande de Jean de Laet et pour réfuter Grotius, qui n'attribuait qu'une origine toute récente aux Américains, que Horn écrivit son livre. Horn et Laet soutiennent que l'Amérique fut peuplée d'abord par les Phéniciens et les Cantabres, et plus tard par les Chinois et les Huns. Laet avait lui-même publié des dissertations en réponse à celles de Grotius, et la guerre fut très-vive entre tous ces savants sans qu'ils aient pu rien établir de certain. Grotius, Hornius et bien d'autres, et le diable lui-même, paraît-il, y ont perdu leur latin.

On est à peine plus avancé aujourd'hui. Cependant l'opinion se prononce de plus en plus en faveur de l'antiquité la plus reculée ; les monuments qui ont été découverts dans le Mexique et le Yucatan ne laissent guère de doute sur ce point. Nous ne serions pas surpris que l'on en revint à la théorie du Père Tournon, citée par M. Dunn, qui pourtant ne la trouve point propre à satisfaire la science moderne.

Après la confusion des langues dans les plaines de Sennaar, Dieu, dit cet auteur, divisa les descendants de Noé, et de ce lieu il les dispersa dans tous les pays, sur toute la surface de la terre. Rien n'empêche de prendre ces expressions de l'écriture à la lettre : et puisque Moïse nous apprend que les enfants de Noé partagèrent entre eux les îles des Nations, comment pourrait-on assurer que la plus grande partie du monde n'a pas été comprise dans cette première division ?

C'est, répond une critique, qu'on ne peut passer d'un continent à l'autre qu'en traversant des mers immenses ; et la navigation alors était peu connue. La navigation alors était peu connue ; qui nous l'a dit ? Les petits-fils de Noé remplirent plusieurs îles : ils n'ignoraient donc point la navigation. Il ne s'agit pas du plus ou du moins : la même main qui avait conduit l'Arche sur une mer, la plus étendue qui fut jamais, pouvait bien conduire les vaisseaux au terme où la Providence les vouloit faire arriver. Si ces premiers propagateurs des nations ont pu se transporter aux extrémités de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe et dans des îles très-éloignées du continent, pourquoi n'auraient-ils pu réussir à pénétrer dans un autre ? On ne saurait contester que la navigation ne fut dès lors dans le degré de perfection nécessaire pour le dessein que Dieu avait de peupler toute la terre. Il en avait donné l'ordre précis, et cet ordre a été exécuté ; il y a eu des difficultés, elles ont été franchies, et je ne vois pas qu'elles dussent être plus grandes dans ces premiers temps, que dix ou quinze siècles après... (1)

Marc Lescarbot, qui écrivait bien longtemps avant le Père Tournon, va plus loin. Il nous dit d'abord en son charmant vieux langage : " Je ne veux pas nier pourtant que ces grands pais n'aient pu être peuplés par une autre voye, scavoir que les hommes se multiplians sur la terre, et s'étendant toujours comme ils ont fait par de ça, il y a de l'apparence que de proche en proche ils ont atteint ces grandes provinces, soit par l'Orient ou par le Nort ou par tous les deux. Car je tiens que toutes les parties de la terre ferme sont concatenées ensemble, ou du moins, s'il y a quelque détroit comme ceux d'Anian et de Magellan, c'est chose que les hommes peuvent aisément franchir."

Puis il ajoute d'un ton bien convaincu : " Mais quand je considère que les sauvages ont de main en main par tradition de leurs pères une obscure connaissance du Déluge, il me vient au devant une autre conjecture du peuplement des Indes Occidentales, qui n'a point encore été mise en avant. Car quel empêchement y a-t-il de croire que Noé ayant vécu trois cens cin-

(1) Histoire générale de l'Amérique. Paris, 1768—8 vols in-12. 2de éd., 1778, par le Père Tournon, de l'ordre des Frères prêcheurs.

quante ans après le Déluge, n'ait luy même eut le soin et pris la peine de peupler ou plus tôt repeupler ces pais-là ? Est-il à croire qu'il soit demeuré un si long espace de temps sans avoir fait et exploité beaucoup de grandes et hautes entreprises ? Luy qui estoit grand ouvrier et grand pilote, scavoit-il point l'art de faire un autre vaisseau (car le sien estoit demeuré arrêté aux montagnes d'Ararat, c'est-à-dire de la Grande Arménie) pour réparer la désolation de la terre ? Luy qui avoit la connoissance de mille choses que nous n'avons point par la traditive, des sciences infuses en notre premier père, duquel il peut avoir veu les enfans, ignoroit-il ces terres Occidentales, où par aventure il avoit pris naissance ? (c'est-à-dire où il est possible qu'il fût né). Certes en tout cas il est à présumer qu'ayant l'esprit de Dieu avec lui et ayant à rétablir le monde par une spéciale élection du ciel, il avoit (du moins par renommée) connoissance de ces terres-jà auxquelles il ne luy a point été plus difficile de faire voile, ayant peuplé l'Italie, que de venir du bout de la mer Méditerranée sur le Tibre fonder son *Janiculum*, si les histoires prophanes sont véridables, et par mille raisons y a apparence de le croire. Car en quelque part du monde qu'il se trouvast, il estoit parmi ses enfans. Il ne lui a, dis-je, point été plus difficile d'aller du détroit de Gibraltar en la Nouvelle-France ou du Cap-Vert au Brésil qu'à ses enfans d'aller en Java ou en Japan planter leur nom (1) ou au roy Salomon de faire des navigations de trois ans, lesquelles quelques-uns des plus sçavans de notre siècle dernier passé, et entre autres François Vatable, disent avoir esté au Pérou, d'où il faisoit apporter cette grande quantité d'or d'Ophir très-fin et pur tant célébré en la sainte Ecriture." (2)

Le père Lafitau, qui a reproduit une partie de ce passage, n'accepte point cette théorie, et y substitue celle d'une émigration comparativement récente du plateau central de l'Asie, dont il donne des preuves assez convaincantes. Ce système cependant ne suffirait point à rendre compte des monuments de Palenque et de l'état de civilisation atteint par les peuples qui les ont élevés, et qui plus probablement ont été conquis, détruits ou dispersés par ces hordes asiatiques qui, partant du même point auraient joué dans l'Amérique du sud le même rôle que les Huns, les Goths et les autres barbares en Europe, mais avec un succès plus complet, parce qu'elles auraient eu affaire à une civilisation moins forte et moins aguerrie. Une hypothèse n'exclue pas l'autre, et sans remonter jusqu'à Noé, on doit supposer dans l'Amérique du Sud une civilisation contemporaine de celles de la Chine ou de l'Inde, qui elles-mêmes avant les guerres d'Alexandre, étaient très-peu connues de l'Europe ; tandis que dans l'Amérique du Nord, un courant régulier a dû s'établir d'Asie par cette chaîne d'îles qui relie le territoire d'Alaska au Kamtschatka, et selon la jolie expression française de Lescarbot, *concutène* le Nouveau-Monde et l'Ancien. C'est ce que l'historien de la Nouvelle-France a très-bien vu en même temps qu'il a pour bien dire deviné, en ce qui concerne la côte de l'Atlantique, comment se sont faits les

(1) Lescarbot fait ici allusion à la ressemblance, très-remarquable en effet, de ces noms avec celui de Japhet.

(2) Histoire de la Nouvelle France—édition de 1612, réimp. de Tross, pages 23 et 24.

établissements européens antérieurs à Christophe Colomb, principal sujet de la brochure de M. Dunn.

"Ceux-là, dit-il, ne sont point éloignés de la vérité qui ont estimé que quelques marinières, marchands ou passagers surpris de quelque fortune de vent en mer à la violence duquel ils n'auraient pu résister, auraient été portés en cette terre et là par aventure auraient fait naufrage," etc. (p. 19 et suivantes.) Lescarbot donne l'exemple des condamnés laissés par le marquis de La Roche à l'île de Sable, et que l'on trouva couverts de peaux de bêtes et ressemblants à des sauvages lorsque, longtemps après, le roi les envoya recueillir. Aucune de ces troupes d'aventuriers ou de naufragés, en admettant qu'il se fût trouvé des femmes parmi eux n'a laissé, cependant de colonie sérieuse et les différentes nations sauvages portaient tellement dans leur type physique et dans leur langage la marque d'une commune origine, ou tout au plus de deux sources distinctes, que l'on doit croire que dans l'Amérique du Nord (au moins dans sa partie la plus septentrionale), il n'y a guère eu d'autres habitants permanents. Mais ce qui s'est passé au sujet des petites colonies scandinaves dont on a retrouvé les traces dans les sagas de l'Islande et dans quelques inscriptions sur ce continent, fait voir comment des colonies européennes plus considérables ont pu, à une époque plus reculée, s'implanter sous les tropiques et dans l'Amérique du Sud.

Ce qu'il y a d'étonnant dans ces découvertes, c'est qu'elles donnent des renseignements très-positifs sur les faits et gestes des hommes du nord en Amérique, dès la fin du dixième siècle et au commencement du onzième, renseignements que possédaient ces peuples, alors partie de la chrétienté, quoiqu'encore à moitié barbares, tandis qu'au quatorzième et au commencement du quinzième siècle, les nations les plus civilisées du centre et du midi de l'Europe n'avaient encore sur l'existence d'un monde occidental que les notions les plus vagues et les plus mystérieuses.

A cette époque, 1419, dit un écrivain du *Correspondant* (1), l'Atlantique était peuplé de toutes les chimères de l'ignorance et de la peur ; les explorateurs ne bravaient point seulement les périls d'une navigation dangereuse, mais ceux bien plus terribles que leur offraient leur imagination. Les poètes avaient bien célébré les enchantements de l'Océan mystérieux, l'île fabuleuse de Bimini avec sa fontaine de vie que chercha longtemps Juan Ponce de Léon ; l'île volante de Saint-Brandan, où l'on croyait qu'était allé mourir le dernier roi des Visigots d'Espagne, et la grande île de Cipango, peuplée des âmes des chrétiens morts en captivité, que pensait découvrir Christophe Colomb lui-même. Mais il avait aussi parlé d'une mer sombre qu'il fallait traverser, d'une mer de ténèbres, habitée par des monstres terribles, des hydres à cent têtes, des serpents de mer gigantesques et des baleines qui engloutissaient les navires. Là se trouvaient des tourbillons qui descendaient jusqu'aux enfers ; là finissait le monde et commençait le chaos et le néant !

Les voyageurs dont il s'agit dans les lignes que nous venons de citer, au lieu de toutes les choses terribles qu'ils redoutaient, trouvèrent l'île charmante et délicieuse de Madère, corbeille de fleurs, nid d'oiseaux de toutes les couleurs, dont l'écrivain nous fait encore, à notre époque, la plus brillante peinture.

Bien différente est cette sombre île du Nord, cette *Islande*, *Pultima Thule* des

(1) L. Quesnel—L'Île de Madère—*Correspondant* du 25 février 1876.

auteurs latins, que Lord Dufferin, et plus récemment M. Burton, ont décrite avec ses glaces, ses volcans, ses sources d'eau bouillante, ses rochers gigantesques, ses pics élevés et chargés de nuages, ses brumes, ses tempêtes, sa population rude, courageuse, poétique, hospitalière, et jusqu'à ces derniers temps, naïve et patriarcale, mais maintenant un peu gâtée par l'or des touristes anglais qui en ont déjà pris le chemin ! (1)

C'est cependant de ce poste avancé et, pour bien dire, perdu dans les glaces boréales et de la terre encore plus avancée du Groënland, que s'est faite en Amérique la première colonisation européenne antérieure à Christophe Colomb, dont on ait l'histoire précise. Les sagas ou légendes de ce petit peuple où la science a pénétré de bonne heure, où les lettrés parlent encore latin entre eux et avec les étrangers, comme cela se pratiquait assez récemment dans plusieurs autres pays du Nord, les sagas nous ont conservé des renseignements plus complets sur ces premières émigrations européennes, que ceux que l'on trouve dans les écrivains grecs sur l'Atlantide et sur les colonies bien plus importantes que les Phéniciens et d'autres peuples ont dû avoir dans des parties du nouveau-monde bien plus favorisées de la nature. C'est sans doute parce que les Grecs, comme le dit encore notre spirituel Lescaubot, s'entendaient merveilleusement à tout brouiller dans ces vieilles histoires.

Un jour, à Reykiavick (capitale de l'Islande), dit M. Marmier, cité par M. Dunn, la fille d'un pêcheur, qui avait coutume de venir chaque semaine nous apporter des oiseaux de mer et du poisson, entra dans ma chambre et me trouva à étudier la saga de Nial. "Ah ! je connais ce livre, me dit-elle, je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais enfant." Et à l'instant, elle m'en indiqua les plus beaux passages. Je voudrais bien savoir où nous trouverions, en France, une fille de pêcheur connaissant la Chronique de Saint-Denis ?

Voici la substance de ces récits, que nous abrégons de M. Dunn, qui lui-même les avait abrégés des *Antiquitates Americanae* (2), et de quelques autres ouvrages parmi lesquels figure en première ligne celui de M. Gravier.

L'Islande fut d'abord nommée *Snaeland*, terre de neige, par un pirate norvégien du nom de Naddod ; elle avait déjà été visitée par des moines irlandais qui y avaient laissé des livres dans leur langue. Vers le milieu du neuvième siècle, un autre pirate de la même nation, du nom d'Ingalf, s'y fixa ; son établissement est devenu plus tard la capitale actuelle, où l'on montre encore son tombeau. Par suite de la guerre civile qui sévissait en Norvège, les principales parties de l'île étaient déjà habitées vers 930.

En 877, Gunnbjorn découvrit la côte occidentale du Groënland, et en 883, Eric le rouge, exilé d'Islande pour un meurtre, y construisit des édifices dont on voit encore les ruines. Vers 986, le fils d'un de ses compagnons, Biarne, emporté par des tempêtes loin du Groënland où il se dirigeait, vit des pays que l'on croit être les côtes de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Ecosse.

Leif Ericson, fils d'Eric le rouge, sur les données fournies par le fils de Biarne, partit avec 35 hommes et un prêtre, à la recherche de ces terres nouvelles. La première qu'il découvrit était couverte de rochers, et pour cette raison il la nomma *Helluland* ; on croit que c'était Terre-Neuve ; la seconde était boisée et il l'appela *Markland* ; c'était probablement la Nouvelle-Ecosse ; enfin, plus au sud il trouva une troisième terre couverte de vignes, qu'il appela *Vinland* ; c'était l'état du Rhode-Island. Dans une baie où se trouvait une rivière, il fit de très-grandes constructions et il appela cette ville naissante Leifsbudir, ou ville ou bourg de Leif. Au printemps de 1001, il retourna au Groënland

avec un chargement de bois. Ce fut le premier marchand de bois de l'Amérique, l'ancêtre commercial de nos grands négociants d'aujourd'hui. On le surnomma le *Fortuné* !

Le second fils d'Eric, Thorwald, reprit l'œuvre de son frère et passa en 1002 au Vinland, qu'il explora l'année suivante jusqu'à Long-Island. Plus tard, ayant eu la cruauté de mettre à mort des Esquimaux qu'il avait fait prisonniers, il fut lui-même massacré par une troupe plus nombreuse qui vint l'attaquer. Ainsi, dans la première rencontre entre des Européens et des indigènes sur la côte d'Amérique, les torts furent du côté des premiers et ils en furent de suite châtiés !

Un troisième fils d'Eric, Thorstein, voulut aller chercher les restes de son frère, mais il mourut de la peste sur la côte du Groënland où il fit naufrage. Sa veuve, Gudrida, épousa Thorfinn, prince norvégien, à qui elle persuada de reprendre le projet dont son premier mari et son beau-frère avaient été victimes. Leif, le frère aîné, céda à Thorfinn ses droits sur *Leifsbudir*, et le prince partit avec trois vaisseaux et de nombreux compagnons, dont trois avaient déjà fait partie des premières expéditions. Après avoir essayé de s'établir dans un endroit que l'on croit être *Martha's Vineyard*, Thorfinn parvint enfin à Leifsbudir, aujourd'hui *Mont Hump Bay*, près de la rivière *Pocassets*, et comme Thorwald, il eut aussi l'ini, maille à partir avec les Esquimaux, qui parcouraient alors les côtes de l'Amérique, comme les Scandinaves ou Normands parcoururent eux-mêmes celles de l'Europe. Plus adroit et plus humain que Thorwald, et peut-être instruit par son exemple, il fit commerce avec ces sauvages et vécut en bonne amitié avec eux jusqu'à ce qu'un incident malheureux et bizarre vint faire éclater la discorde. Un taureau appartenant à Thorfinn, s'étant un jour lancé au milieu des sauvages, ceux-ci s'en prirent aux étrangers. Déjà ils leur avaient demandé des armes ; ils insistèrent davantage pour en obtenir ; elles leur furent refusées avec plus de raison que jamais.

Au commencement de l'hiver suivant, les Esquimaux revinrent en plus grand nombre et cette fois en ennemis. Quoique moins bien armés que les Européens, ils les mirent d'abord en fuite, mais ceux-ci eurent en fin de compte l'avantage. Cet événement toutefois décida le prince à s'en retourner en Norvège. Dans l'automne précédent, Gudrida lui avait donné un fils qui fut nommé Snore. C'est, dit M. Dunn, le premier Normand né en Amérique. On pourrait ajouter que c'est le premier enfant d'Européens, dont la naissance sur ce continent ait été constatée, et cela se passait en 1009, c'est-à-dire 483 ans avant la découverte de San-Salvador par Christophe Colomb. P. C.

(A continuer)

NOS GRAVURES

Fou A. T. Stewart.—Ce prince des marchands de l'Amérique, sinon du monde, naquit à Belfast, en Irlande, le 12 décembre 1803, et reçut une éducation libérale à *Trinity College*, Dublin. Il vint en Amérique en 1823. Son succès commença dès son arrivée, et s'accrut chaque jour, le rendant enfin possesseur d'une des plus vastes fortunes du monde, mais que la mort vient de lui enlever. Il employait au-dessus de cinq mille personnes, et possédait des moulins et des magasins par presque tout le monde. C'était un homme modeste, tempérant, travaillant, honnête, sans prétentions, et d'une grande habileté administrative. Il ne laisse aucun parent consanguin. Sa veuve reste seule pour déplorer sa perte. G. E. D.

L'Impératrice d'Autriche.—Sa Majesté impériale, Elizabeth-Amélie-Eugénie, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, naquit à Posenhofen, en Bavière, le 24 décembre 1837. Elle est la fille du duc Maximilien-Joseph de Bavière. Elle passait à seize ans pour l'une des princesses les plus belles de l'Europe. C'est à cette époque que François-Joseph, le

jeune empereur d'Autriche, qui devait se fiancer à la princesse Sophie, la fille aînée du duc de Bavière, vint au château de Posenhofen, où ses quatre cousines, les filles du duc, avaient toujours demeuré, afin de faire la connaissance de sa future épouse, et contracter ses fiançailles. Le vieux duc, anxieux d'assurer à sa fille aînée ce brillant avenir, avait défendu à la princesse Elizabeth, qui n'avait que quinze ans, et dont la beauté était éblouissante, de se montrer au salon, où de se faire voir à son cousin d'Autriche. Elle devait donc rester dans ses appartements avec sa gouvernante. Mais elle n'entendait pas de cette oreille-là, et pleine de curiosité, pétillante de vivacité et d'enjouement, elle fit en sorte d'échapper la vigilance de sa duègne, et se cacha dans un corridor par lequel le visiteur auguste, qui venait d'arriver, devait passer en allant dîner. Comme le jeune monarque approchait, la princesse, qui le guettait, s'élança de sa cachette, en riant du succès de son plan, et s'écria : "Cousin Franz, cousin Franz ! Je voulais vous voir, et on voulait m'en empêcher, et je me suis cachée ici pour vous voir passer." Le dard de Cupidon, lancé avec tant d'innocence, atteignit de suite le cœur de François-Joseph, qui devint amoureux de cette vision de beauté qui se présentait devant lui avec si peu de cérémonie. Et dans quelques minutes, l'empereur fit son entrée au salon, conduisant sa jeune cousine qu'il présenta à l'assemblée toute étonnée comme "l'impératrice d'Autriche, ma future épouse." Quand elle eut seize ans, le mariage se consumma.

L'impératrice Elizabeth est très-populaire en Autriche, où son caractère doux et aimable, joint à sa rare beauté et à sa bienfaisance judicieuse, la fait aimer de tous ses sujets. Elle préfère la campagne à la ville, et n'a que peu de rivaux dans les exercices équestres. Elle a dernièrement visité l'Angleterre, en compagnie de sa sœur, l'ex-reine de Naples. G. E. D.

Les curieux attendant que la glace charrie.

—Pareille scène s'est vue sur nos quais tous les jours de l'avant-dernière semaine. Encore lundi, la semaine dernière, le mur de revêtement était bordé de flâneurs, de gens désœuvrés, de curieux qui regardaient passer la glace. Car dimanche, le 23, elle avait remué sa carapace, et l'on avait cru un instant qu'elle continuerait sa route. Mais vis-à-vis l'île Ste. Hélène, elle s'arrêta, et ne reprit sa marche que le lendemain. A l'heure où nous écrivons, le fleuve est libre jusqu'à Sorel. Mais la glace tient encore aux Trois-Rivières, dont les baises sont inondées, et au Cap-Rouge, près de Québec, où l'on fait des tentatives pour le faire sauter au moyen du coton fulminant. Probablement que lorsque cette feuille paraîtra, la navigation sera libre sur tout le parcours du fleuve. Nous le souhaitons ; car les eaux se retireraient alors de ces belles paroisses qui souffrent aujourd'hui de la crue du Saint-Laurent. G. E. D.

Geneviève de Brabant, fille d'un duc de Brabant, épousa, vers l'an 710, Siffroy, châtelain de Hohen-Simmeren, au pays de Trèves, et fut accusée d'adultère auprès de son mari par l'intendant Golo, qui avait en vain essayé de la séduire. Siffroy, alors absent, ordonna de la faire périr, ainsi qu'un enfant qu'elle venait de mettre au monde, et dont elle était enceinte au départ de son époux sans que celui-ci le sût. Les hommes chargés d'exécuter l'ordre barbare ne purent se résoudre à le faire, et abandonnèrent la mère avec l'enfant dans une forêt, où, selon la légende, une biche les nourrit de son lait pendant six ans. Au bout de ce temps (737), Siffroy retrouva fortuitement son épouse dans une chasse où il poursuivait la biche nourricière ; il reconnut l'innocence de Geneviève, lui rendit tous ses honneurs, et fit mettre à mort le perfide Golo. Geneviève, à l'endroit même où elle fut trouvée, bâtit à la Vierge la chapelle de *Frauenkirchen*, dont les ruines existent encore et attirent beaucoup de pèlerins. Cette aventure a fourni le sujet d'un grand nombre de légendes ; romans, complaintes, drames et tragédies ;

les tragédies de Tieck et de Muller sont les seuls écrits remarquables qu'elle ait inspirés. Les artistes en ont aussi fait le sujet de plusieurs tableaux. Celui de Steinbruck, que nous reproduisons aujourd'hui dans *L'Opinion Publique*, en est un des plus estimés. En voyant ce visage plein de douceur et de tristesse, on ne s'étonne pas que les soldats de Siffroy n'aient pu consentir à exécuter la sentence injuste et cruelle de leur seigneur.

HYGIÈNE PUBLIQUE

LES DANGERS DU GAZ D'ÉCLAIRAGE

Récemment, un honorable commerçant de Rouen était trouvé mort dans son lit ; il avait été victime d'un empoisonnement par le gaz d'éclairage. Non-seulement ces accidents ne sont pas rares, mais ils semblent devenir de plus en plus fréquents. Cela tient à l'introduction de ce mode d'éclairage dans toutes les pièces d'un appartement, même dans les chambres à coucher, où il est particulièrement contraire aux lois de l'hygiène.

Outre les inconvénients particuliers auxquels sont soumis les ouvriers chargés de sa fabrication, le gaz d'éclairage exerce sur l'homme en général une influence spéciale, et cela est facile à comprendre : sa combustion dégage une énorme quantité de chaleur, car un bec brûlant 158 litres de gaz par heure, peut élever de 0 à 100 degrés 38,420 litres d'air ou 154 mètres cubes d'air. Il résulte de ces calculs que la quantité d'oxygène que le gaz doit absorber pour brûler la quantité proportionnelle d'acide carbonique est des plus considérables, et partant que cet éclairage devrait être proscrit de l'intérieur des habitations privées.

Le séjour continué dans un lieu où brûle le gaz d'éclairage détermine souvent de la toux, une sorte d'irritation bronchique, et peut, s'il y a prédisposition, favoriser le développement des plus graves maladies des poumons et en particulier des tubercules, c'est-à-dire la phthisie.

La présence dans l'air d'une petite quantité d'acide sulfhydrique, qui se produit quelquefois dans la combustion du gaz de l'éclairage, peut amener des accidents plus immédiatement sérieux : l'asphyxie, par exemple. Celle-ci est ordinairement la conséquence de l'inspiration de ce gaz, qui remplit une pièce de manière à enlever la quantité d'air atmosphérique et d'oxygène nécessaire pour entretenir la respiration.

Les conséquences de ce que je viens de dire sont faciles à déduire : Éviter, autant que faire se peut, de coucher dans une pièce éclairée par le gaz, et même proscrire ce mode d'éclairage des chambres à coucher. Dans tous les cas, s'assurer, au moment de dormir, que les robinets sont exactement fermés et qu'il n'y a aucune fuite. Aérer, ventiler le plus possible les salles, les ateliers où l'on emploie le gaz d'éclairage, afin que l'air, en se renouvelant, fournisse de l'oxygène en proportion suffisante pour la combustion et pour entraîner la grande quantité d'acide carbonique produit. M. D.

Le tunnel de la Manche.—*Projet d'exécution.*—On se préoccupe fort, dit l'*Industrie progressive*, de savoir ce qu'il faudra d'années pour arriver au percement du grand tunnel sous-marin qui doit relier la France à l'Angleterre. Les meilleures machines à perforer, celles employées au percement du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, ont donné d'excellents résultats ; mais dans les circonstances les plus favorables, et alors qu'on traversait des couches de schiste très-friable, on n'a jamais avancé que de 5 mètres par jour. Ce sont, d'ailleurs, les résultats que l'on obtient actuellement au Saint-Gothard.

Les Anglais—étant donné que c'est dans un immense banc de craie que le nouveau tunnel sera percé—ont imaginé et essayé une machine fort ingénieuse, qui a donné des résultats incroyables. Cette machine, au lieu de percer des trous de mine, comme celles employées au tunnel de Saint-Gothard, use, ou pour mieux dire, coupe la craie ou roche friable. Elle se compose de deux disques verticaux munis de découpoirs en acier, qui entraînent ou désagrègent la roche par un mouvement très-rapide, à condition qu'elle sera friable ; la poussière, les résidus tombent sur une toile sans fin qui entraîne le tout en arrière au fur et à mesure que la machine avance.

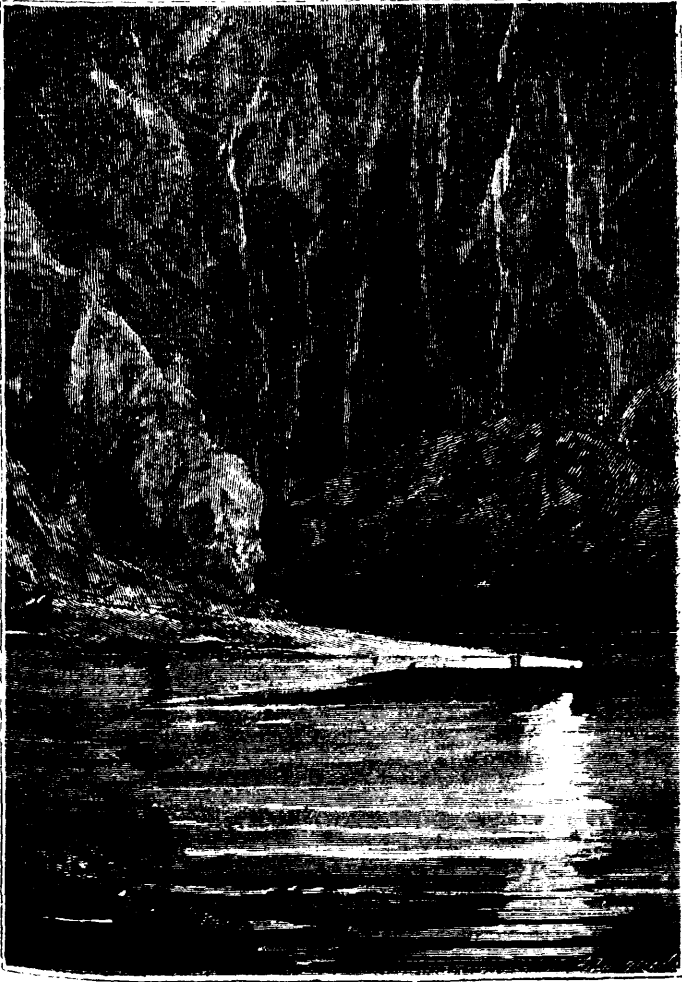
Il paraît qu'on peut creuser 55 mètres de tunnel par jour avec la nouvelle machine. Enfin, en attaquant le tunnel sous-marin des deux côtés à la fois et en lui donnant 8 mètres de diamètre, on pourrait réaliser un avancement de 7 kilomètres 290 mètres par mois, et le travail complet serait terminé en 144 jours !... Voilà qui donne le vertige.

La craie marneuse dans laquelle doit être percée la galerie de reconnaissance sous la Manche est à peu près exempte du silex plus ou moins volumineux que renferme la craie blanche qui la recouvre ; elle est friable et se réduit aisément en poudre à l'aide d'une tarière. On espère donc découper cette craie fort aisément.

L'OBJET LE PLUS CHER au cœur d'une mère est sans contredit le bébé, et tout ce qui peut lui procurer le confort est considéré par elle comme une bénédiction. Depuis plus de 80 ans, les mères d'Europe regardent le PRÉSÉRVATEUR DE WINGATE POUR LES ENFANTS, comme le meilleur ami de la maison. Pour la dentition, il n'a pas d'égal.

(1) *Ultima Thule, or a Summer Tour in Iceland*, by Richard F. Burton, 2 vols. in-8—London, 1875—*L'Edinburgh Review*, en rendant compte de cet ouvrage conseille aux Islandais de ne point se laisser tromper par ceux qui essaient de leur persuader d'émigrer en Amérique. Cependant cette émigration est commencée et notre territoire du Nord-Ouest en a déjà reçu sa part.

(2) *Antiquitates Americanae sive scriptores septentrionalis verum ante-Columbianarum—Hanffie* (Copenhague) 1837. Gravier—*Découvertes des Normands en Amérique*.



Le Nautilus flottait auprès d'une berge (p. 207, col. III.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X

LES HOULLÈRES SOUS-MARINES

Le lendemain, 20 février, je me réveillai fort tard. Les fatigues de la nuit avaient prolongé mon sommeil jusqu'à onze heures. Je m'habillai promptement. J'avais hâte de connaître la direction du Nautilus. Les instruments m'indiquèrent qu'il courait toujours vers le sud avec une vitesse de vingt milles à l'heure par une profondeur de cent mètres.

Conseil entra. Je lui racontai notre excursion nocturne, et, les panneaux étant ouverts, il put encore entrevoir une partie de ce continent submergé.

En effet, le Nautilus rasait à dix mètres du sol seulement la plaine de l'Atlantide. Il filait comme un ballon emporté par le vent au-dessus des prairies terrestres ; mais il serait plus vrai de dire que nous étions dans ce salon comme dans le wagon d'un train express. Les premiers plans qui passaient devant nos yeux, c'étaient des rocs découpés fantastiquement, des forêts d'arbres passés du règne végétal au règne animal, et dont l'immobile silhouette grimait sous les flots. C'étaient aussi des masses pierreuses enfouies sous des tapis d'axoides et d'anémones,



La mer se précipitait comme un torrent (p. 208, col. III.)

hérissées de longues hydrophytes verticales, puis des blocs de laves étrangement contournées qui attestaient toute la fureur des expansions plutoniennes.

Tandis que ces sites bizarres resplendissaient sous nos feux électriques, je racontais à Conseil l'histoire de ces Atlantes, qui, au point de vue purement imaginaire, inspirèrent à Bailly tant de pages charmantes. Je lui disais les guerres de ces peuples héroïques. Je discutais la question de l'Atlantide en homme qui ne peut plus douter. Mais Conseil, distrait, m'écoutait peu, et son indifférence à traiter ce point historique me fut bientôt expliquée.

En effet, de nombreux poissons attiraient ses regards, et quand passaient des poissons, Conseil, emporté dans les abîmes de la classification, sortait du monde réel. Dans ce cas, je n'avais plus qu'à le suivre et à reprendre avec lui nos études ichthyologiques.

Du reste, ces poissons de l'Atlantique ne différaient pas sensiblement de ceux que nous avions observés jusqu'ici. C'étaient des raies d'une taille gigantesque, longues de cinq mètres et douées d'une grande force musculaire qui leur permet de s'élaner au-dessus des flots ; des squales d'espèces diverses, entre autres, un glauque de quinze pieds, à dents triangulaires et aiguës, que sa transparence rendait presque invisible au milieu des eaux ; des sagres bruns ; des humantins en forme de prismes et cuirassés d'une peau tuberculeuse ; des esturgeons semblables à leurs congénères de la Méditerranée ; des syngnathes-trompettes, longs d'un pied et demi, jaune-brun, pourvus de petites nageoires grises, sans dents ni langue, et qui défilaient comme de fins et souples serpents.

Parmi les poissons osseux, Conseil nota des makairas noirâtres, longs de trois mètres et armés à leur mâchoire supérieure d'une épée perçante ; des vives, aux couleurs animées, connues du temps d'Aristote sous le nom de dragons marins et que les aiguillons de leur dorsale rendent très-dangereux à saisir ; puis, des coryphènes, au dos brun rayé de petites raies bleues et encadré dans une bordure d'or ; de belles dorades ; des chrysostones-lune, sortes de disques à reflets d'azur, qui, éclairés en-dessus par les rayons solaires, formaient comme des taches d'argent ; enfin, des xyphias-espérons, longs de huit mètres, marchant par troupes, portant des nageoires jaunâtres taillées en faux et de longs glaives de six pieds, intrépides animaux, plutôt herbivores que piscivores, qui obéissaient au moindre signe de leurs femelles comme des maris bien stylés.

Mais tout en observant ces divers échantillons de la faune marine, je ne laissais pas d'examiner les longues plaines de l'Atlantide. Parfois, de capricieux accidents du sol obligeaient le Nautilus à ralentir sa vitesse, et il se glissait alors avec l'adresse d'un étacé dans d'étroits étranglements de collines. Si ce labyrinthe devenait inextricable, l'appareil s'élevait alors comme un aérostat, et, l'obstacle franchi, il reprenait sa course rapide à quelques mètres au-dessus du fond. Admirable et charmante navigation, qui rappelait les manœuvres d'une promenade aérostatique, avec cette différence toutefois que le Nautilus obéissait passivement à la main de son timonier.

Vers quatre heures du soir, le terrain, généralement composé d'une vase épaisse et entremêlée de branches minéralisées, se modifia peu à peu ; il devint plus rocaillieux et parut semé de conglomérats, de tufs basaltiques, avec quelque semis de laves et d'obsidiennes sulfureuses. Je pensai que la région des montagnes allait bientôt succéder aux longues plaines, et, en effet, dans certaines évolutions du Nautilus, j'aperçus l'horizon méridional barré par une haute muraille qui semblait fermer toute issue. Son sommet dépassait évidemment le niveau de l'Océan. Ce devait être un continent, ou tout au moins une île, soit une des Canaries, soit une des îles du cap Vert. Le point n'ayant pas été fait—à dessein peut-être—j'ignorais notre position. En tout cas, une telle muraille me parut marquer la fin de cette Atlantide, dont nous n'avions parcouru, en somme, qu'une minime portion.

La nuit n'interrompit pas mes observations. J'étais resté seul. Conseil avait regagné sa cabine. Le Nautilus, ralentissant son allure, voltigeait au-dessus des masses confuses du sol, tantôt les effleurant comme s'il eût voulu s'y poser, tantôt remontant capricieusement à la surface des flots. J'entrevois alors quelques vives constellations à travers le cristal des eaux, et précisément cinq ou six de ces étoiles zodiacales qui traînent à la queue d'Orion.

Longtemps encore, je serais resté à ma vitre, admirant les beautés de la mer et du ciel, quand les panneaux se refermèrent. A ce moment, le Nautilus était arrivé à l'aplomb de la haute muraille. Comment manœuvrerait-il, je ne pouvais le deviner. Je regagnai ma chambre. Le Nautilus ne bougeait plus. Je m'endormis avec la ferme intention de me réveiller après quelques heures de sommeil.

Mais, le lendemain, il était huit heures lorsque je revins au salon. Je regardai le manomètre. Il m'apprit que le Nautilus flottait à la surface de l'Océan. J'entendais, d'ailleurs, un bruit de pas sur la plate-forme. Cependant, aucun roulis ne trahissait l'ondulation des lames supérieures.

Je montai jusqu'au panneau. Il était ouvert. Mais, au lieu du grand jour que j'attendais, je me vis environné d'une obscurité profonde. Où étions-nous ? M'étais-je trompé ? Faisait-il encore nuit ? Non ! Pas une étoile ne brillait, et la nuit n'a pas de ces ténèbres absolues.

Je ne savais que penser, quand une voix me dit :



Il risqua vingt fois sa vie (p. 208, col. III.)

— C'est vous, monsieur le professeur ?

— Ah ! capitaine Nemo, répondis-je, où sommes-nous ?

— Sous terre, monsieur le professeur.

— Sous terre ! m'écriai-je. Et le Nautilus flotte encore ?

— Il flotte toujours.

— Mais, je ne comprends pas ?

— Attendez quelques instants. Notre fanal va s'allumer, et, si vous aimez les situations claires, vous serez satisfait."

Je mis le pied sur la plate-forme et j'attendis. L'obscurité était si complète que je n'apercevais même pas le capitaine Nemo. Cependant, en regardant au zénith, exactement au-dessus de ma tête, je crus saisir une lueur incertaine, une sorte de demi-jour qui emplissait un trou-circulaire. En ce moment, le fanal s'alluma soudain, et son vif éclat fit évanouir cette vague lumière.

Je regardai, après avoir un instant fermé mes yeux éblouis par le jet électrique. Le Nautilus était stationnaire. Il flottait auprès d'une berge disposée comme un quai. Cette mer qui le supportait en ce moment, c'était un lac emprisonné dans un cirque de murailles qui mesurait deux milles de diamètre, soit six milles de tour. Son niveau—le manomètre l'indiquait—ne pouvait être que le niveau extérieur, car une communication existait nécessairement entre ce lac et la mer. Les hautes parois, inclinées sur leur base, s'arrondissaient en voûte et figuraient un immense entonnoir retourné, dont la hauteur comptait cinq ou six cents mètres. Au sommet s'ouvrait un orifice circulaire par lequel j'avais surpris cette légère clarté, évidemment due au rayonnement diurne.

Avant d'examiner plus attentivement les dispositions intérieures de



J'entendais résonner les sons de l'orgue (p. 209, col. I.)

ette énorme cavité, avant de me demander si c'était là l'ouvrage de la nature ou de l'homme, j'allai vers le capitaine Nemo.

— Ou sommes-nous ? dis-je.
— Au centre même d'un volcan éteint, me répondit le capitaine, un volcan dont la mer a envahi l'intérieur à la suite de quelque convulsion du sol. Pendant que vous dormiez, monsieur le professeur, le *Nautilus* a pénétré dans ce lagon par un canal naturel ouvert à dix mètres au-dessous de la surface de l'Océan. C'est ici son port d'attache, un port sûr, commode, mystérieux, abrité de tous les rhumbs du vent ! Trouvez-moi sur les côtes de vos continents ou de vos îles une rade qui vaille ce refuge assuré contre la fureur des ouragans.

— En effet, répondis-je, ici vous êtes en sûreté, capitaine Nemo. Qui pourrait vous atteindre au centre d'un volcan ? Mais, à son sommet, n'ai-je pas aperçu une ouverture ?
— Oui, son cratère, un cratère rempli jadis de laves, de vapeurs et de flammes, et qui maintenant donne passage à cet air vivifiant que nous respirons.

— Mais quelle est donc cette montagne volcanique ? demandai-je.

— Elle appartient à un des nombreux îlots dont cette mer est semée. Simple écueil pour les navires, pour nous cavité immense. Le hasard me l'a fait découvrir, et, en cela, le hasard m'a bien servi.

— Mais ne pourrait-on descendre par cet orifice qui forme le cratère du volcan ?

— Pas plus que je ne saurais y monter. Jusqu'à une centaine de pieds, la base intérieure de cette montagne est praticable, mais au-dessus, les parois surplombent, et leurs rampes ne pourraient être franchies.

— Je vois, capitaine, que la nature vous sert partout et toujours. Vous êtes en sûreté sur ce lac, et nul que vous n'en peut visiter les eaux. Mais à quoi bon ce refuge ? Le *Nautilus* n'a pas besoin de port.

— Non, monsieur le professeur, mais il a besoin d'électricité pour se mouvoir, d'éléments pour produire son électricité, de sodium pour alimenter ses éléments, de charbon pour faire son sodium, et de houillères pour extraire son charbon. Or, précisément ici, la mer recouvre des forêts entières qui furent enlées dans les temps géologiques ; minéralisées maintenant et transformées en houille, elles sont pour moi une mine inépuisable.

— Vos hommes, capitaine, font donc ici le métier de mineurs ?

— Précisément. Ces mines s'étendent sous les flots comme les houillères de Newcastle. C'est ici que, revêtus du scaphandre, le pic et la pioche à la main, mes hommes vont extraire cette houille, que je n'ai pas même demandée aux mines de la terre. Lorsque je brûle ce combustible pour la fabrication du sodium, la fumée qui s'échappe par le cratère de cette montagne lui donne encore l'apparence d'un volcan en activité.

— Et nous les verrons à l'œuvre, vos compagnons ?

— Non, pas cette fois, du moins, car je suis pressé de continuer notre tour du monde sous-marin. Aussi, me contenterai-je de puiser aux réserves de sodium que je possède. Le temps de les embarquer, c'est-à-dire un jour seulement, et nous reprendrons notre voyage. Si donc vous voulez parcourir cette cavité et faire le tour du lagon, profitez de cette journée, monsieur Aronnax.

Je remerciai le capitaine, et j'allai chercher mes deux compagnons qui n'avaient pas encore quitté leur cabine. Je les invitai à me suivre sans leur dire où ils se trouvaient.

Ils montèrent sur la plate-forme. Conseil, qui ne s'étonnait de rien, regarda comme une chose très-naturelle de se réveiller sous une montagne après s'être endormi sous les flots. Mais Ned Land n'eut d'autre idée que de chercher si la cavité présentait quelque issue.

Après déjeuner, vers dix heures, nous descendîmes sur la berge.

— Nous voici donc encore une fois à terre, dit Conseil.

— Je n'appelle pas cela "la terre," répondit le Canadien. Et d'ailleurs, nous ne sommes pas au-dessus, mais dessous.

Entre le pied des parois de la montagne et les eaux du lac se développait un rivage sablonneux qui, dans sa plus grande largeur, mesurait cinq cents pieds. Sur cette grève, on pouvait faire aisément le tour du lac. Mais la base des hautes parois formait un sol tourmenté, sur lequel gisaient, dans un pittoresque entassement, des blocs volcaniques et d'énormes pierres ponces. Toutes ces masses désagrégées, recouvertes d'un émail poli sous l'action des feux souterrains, resplendissaient au contact des jets électriques du fanal. La poussière micacée du rivage, que soulevaient nos pas, s'envolait comme une nuee d'étincelles.

Le sol s'élevait sensiblement en s'éloignant du relais des flots, et nous fûmes bientôt arrivés à des rampes longues et sinueuses, véritables raidillons qui permettaient de s'élever peu à peu, mais il fallait marcher prudemment au milieu de ces conglomérats, qu'aucun ciment ne reliait entre eux, et le pied glissait sur ces trachytes vitreux, faits de cristaux de feldspath et de quartz.

La nature volcanique de cette énorme excavation s'affirmait de toutes parts. Je le fis observer à mes compagnons.

— Vous figurez-vous, leur demandai-je, ce que devait être cet entonnoir, lorsqu'il s'emplit de laves bouillonnantes, et que le niveau de ce liquide incandescent s'élevait jusqu'à l'orifice de la montagne, comme la fonte sur les parois d'un fourneau ?

— Je me le figure parfaitement, répondit Conseil. Mais monsieur ne dira-t-il pourquoi le grand fondeur a suspendu son opération, et comment il se fait que la fournaise est remplacée par les eaux tranquilles d'un lac ?

— Très-probablement, Conseil, parce que quelque convulsion a produit au-dessous de la surface de l'Océan cette ouverture qui a servi de passage au *Nautilus*. Alors les eaux de l'Atlantique se sont précipitées à l'intérieur de la montagne. Il y a eu lutte terrible entre les deux éléments, lutte qui s'est terminée à l'avantage de Neptune. Mais bien des siècles se sont écoulés depuis lors, et le volcan submergé s'est changé en grotte paisible.

— Très-bien, répliqua Ned Land. J'accepte l'explication, mais je regrette, dans notre intérêt, que cette ouverture dont parle monsieur le professeur ne se soit pas produite au-dessus du niveau de la mer.

— Mais, ami Ned, répliqua Conseil, si ce passage n'eût pas été sous-marin, le *Nautilus* n'aurait pu y pénétrer !

— Et j'ajouterais, maître Land, que les eaux ne se seraient pas précipitées sous la montagne et que le volcan serait resté volcan. Donc vos regrets sont superflus.

Notre ascension continua. Les rampes se faisaient de plus en plus raides et étroites. De profondes excavations les coupaient parfois, qu'il fallait franchir. Des masses surplombantes voulaient être tournées. On se glissait sur les genoux, on rampait sur le ventre. Mais, l'adresse de Conseil et la force du Canadien aidant, tous les obstacles furent surmontés.

A une hauteur de trente mètres environ, la nature du terrain se modifia, sans qu'il devint plus praticable. Aux conglomérats et aux trachytes succédèrent de noirs basaltes ; ceux-ci étendus par nappes toutes grumelées de soufflures ; ceux-là formant des prismes réguliers, disposés comme une colonnade qui supportait les retombées de cette voûte immense, admirable spécimen de l'architecture naturelle. Puis, entre ces basaltes serpentaient de longues coulées de laves refroidies, incrustées de raies bitumineuses, et, par places, s'étendaient de larges tapis de soufre. Un jour plus puissant, entrant par le cratère supérieur, inondait d'une vague clarté toutes ces déjections volcaniques, à jamais ensevelies au sein de la montagne éteinte.

Cependant, notre marche ascensionnelle fut bientôt arrêtée, à une hauteur de deux cent cinquante pieds environ, par d'infraçhissables obstacles. La voussure intérieure revenait en surplomb, et la montée dut se changer en promenade circulaire. A ce dernier plan, le règne végétal commençait à lutter avec le règne minéral. Quelques arbustes et même certains arbres sortaient des anfractuosités de la paroi. Je reconnus des euphorbes qui laissaient couler leur suc caustique. Des héliotropes, très-inhabiles à justifier leur nom, puisque les rayons solaires n'arrivaient jamais jusqu'à eux, penchaient tristement leurs grappes de fleurs aux couleurs et aux parfums à demi-passés. Ça et là, quelques chrysanthèmes poussaient timidement au pied d'aloës à longues feuilles tristes et malades. Mais, entre les coulées de laves, j'aperçus de petites violettes, encore parfumées d'une légère odeur, et j'avoue que je les respirai avec délices. Le parfum, c'est l'âme de la fleur, et les fleurs de la mer, ces splendides hydrophytes, n'ont pas d'âme !

Nous étions arrivés au pied d'un bouquet de dragonniers robustes, qui écartaient les roches sous l'effort de leurs musculeuses racines, quand Ned Land s'écria :

— Ah ! monsieur, une ruche !

— Une ruche ! répliquai-je, en faisant un geste de parfaite incrédulité.

— Oui ! une ruche, répéta le Canadien, et des abeilles qui bourdonnent autour.

Je m'approchai et je dus me rendre à l'évidence. Il y avait là, à l'orifice d'un trou creusé dans le trou d'un dragonnier, quelques milliers de ces ingénieux insectes, si communs dans toutes les Canaries, et dont les produits y sont particulièrement estimés.

Tout naturellement, le Canadien voulut faire sa provision de miel, et j'aurais eu mauvaise grâce à m'y opposer. Une certaine quantité de feuilles sèches mélangées de soufre s'allumèrent sous l'étincelle de son briquet, et il commença à enfumer les abeilles. Les bourdonnements cessèrent peu à peu, et la ruche éventrée livra plusieurs livres d'un miel parfumé. Ned Land en remplit son havre-sac.

— Quand j'aurai mélangé ce miel avec la pâte de l'artocarpus, nous dit-il, je serai en mesure de vous offrir un gâteau succulent.

— Parbleu ! fit Conseil, ce sera du pain d'épice.

— Va pour le pain d'épice, dis-je, mais reprenons cette intéressante promenade.

A certains détours du sentier que nous suivions alors, le lac apparaissait dans toute son étendue. Le fanal éclairait en entier sa surface paisible qui ne connaissait ni les rides ni les ondulations. Le *Nautilus* gardait une immobilité parfaite. Sur sa plate-forme et sur la berge s'agitaient les hommes de son équipage, ombres noires nettement découpées au milieu de cette lumineuse atmosphère.

En ce moment, nous contourinions la crête la plus élevée de ces premiers plans de roches qui soulevaient la voûte. Je vis alors que les abeilles n'étaient pas les seuls représentants du règne animal à l'intérieur de ce volcan. Des oiseaux de proie planaient et tournoyaient ça et là dans l'ombre, ou s'enfuyaient de leurs nids perchés sur des pointes de roc. C'étaient des éperviers au ventre blanc, et des crécelles criardes. Sur les pentes détaillées aussi, de toute la rapidité de leurs échasses, de belles et grasses

outardes. Je laisse à penser si la convoitise du Canadien fut allumée à la vue de ce gibier savoureux, et s'il regretta de ne pas avoir un fusil entre ses mains. Il essaya de remplacer le plomb par les pierres, et après plusieurs essais infructueux, il parvint à blesser une de ces magnifiques outardes. Dire qu'il risqua vingt fois sa vie pour s'en emparer, ce n'est que vérité pure, mais il fit si bien que l'animal alla rejoindre dans son sac les gâteaux de miel.

Nous dûmes alors redescendre vers le rivage, car la crête devenait impraticable. Au-dessus de nous, le cratère béant apparaissait comme une large ouverture de puits. De cette place, le ciel se laissait distinguer assez nettement, et je voyais courir des nuages échevelés par le vent d'ouest, qui laissaient traîner jusqu'au sommet de la montagne leurs brumeux haillons. Preuve certaine que ces nuages se tenaient à une hauteur médiocre, car le volcan ne s'élevait pas à plus de huit cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan.

Une demi-heure après le dernier exploit du Canadien, nous avions regagné le rivage intérieur. Ici, la flore était représentée par de larges tapis de cette criste-marine, petite plante ombellifère très-bonne à cuire, qui porte aussi les noms de perce-pierre, de passe-pierre et de fenouil-marin. Conseil en récolta quelques bottes. Quant à la faune, elle comptait par milliers des crustacés de toutes sortes, des homards, des crabes-tourteaux, des palémons, des mysis, des faucheurs, des galatées et un nombre prodigieux de coquillages, porcelaines, rochers et patelles.

En cet endroit s'ouvrait une magnifique grotte. Mes compagnons et moi nous primes plaisir à nous étendre sur son sable fin. Le feu avait poli ses parois émaillées et étincelantes, toutes saupoudrées de la poussière du mica. Ned Land en tâta les murailles et cherchait à sonder leur épaisseur. Je ne pus m'empêcher de sourire. La conversation se mit alors sur ses éternels projets d'évasion, et je crus pouvoir, sans trop m'avancer, lui donner cette espérance : c'est que le capitaine Nemo n'était descendu au sud que pour renouveler sa provision de sodium. J'espérais donc que, maintenant, il rallierait les côtes de l'Europe et de l'Amérique ; ce qui permettrait au Canadien de reprendre avec plus de succès sa tentative avortée.

Nous étions étendus depuis une heure dans cette grotte charmante. La conversation, animée au début, languissait alors. Une certaine somnolence s'emparait de nous. Comme je ne voyais aucune raison de résister au sommeil, je me laissai aller à un assoupissement profond. Je rêvais—on ne choisit pas ses rêves—je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille...

Tout d'un coup, je fus réveillé par la voix de Conseil.

— Alerte ! Alerte ! criait ce digne garçon.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, me soulevant à demi.

— L'eau nous gagne !

Je me redressai. La mer se précipitait comme un torrent dans notre retraite, et, décidément, puisque nous n'étions pas des mollusques, il fallait se sauver.

En quelques instants, nous fûmes en sûreté sur le sommet de la grotte même.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Conseil.

— Quelque nouveau phénomène ?

— Eh non ! mes amis, répondis-je, c'est la marée, ce n'est que la marée qui a failli nous surprendre comme le héros de Walter Scott ! L'Océan se gonfle au dehors, et par une loi toute naturelle d'équilibre, le niveau du lac monte également. Nous en sommes quittes pour un demi-bain. Allons nous changer au *Nautilus*.

Trois quarts d'heure plus tard, nous avions achevé notre promenade circulaire et nous rentrions à bord. Les hommes de l'équipage achevaient en ce moment d'embarquer les provisions de sodium, et le *Nautilus* aurait pu partir à l'instant.

Cependant, le capitaine Nemo ne donna aucun ordre. Voulait-il attendre la nuit et sortir secrètement par son passage sous-marin ? Peut-être.

Quoi qu'il en soit, le lendemain, le *Nautilus*, ayant quitté son port d'attache, naviguait au large de toute terre, et à quelques mètres au-dessous des flots de l'Atlantique.

CHAPITRE XI

LA MER DES SARGASSES

La direction du *Nautilus* ne s'était pas modifiée. Tout espoir de revenir vers les mers européennes devait donc être momentanément rejeté. Le capitaine Nemo maintenait le cap vers le sud. Où nous entraînaient-il ? Je n'osais l'imaginer.

Ce jour-là, le *Nautilus* traversa une singulière portion de l'Océan Atlantique. Personne n'ignore l'existence de ce grand courant d'eau chaude, connu sous le nom de Gulf Stream. Après être sorti des canaux de Floride, il se dirige vers le Spitzberg. Mais avant de pénétrer dans le golfe du Mexique, vers le quarante-quatrième degré de latitude nord, ce courant se divise en deux bras ; le principal se porte vers les côtes d'Islande et de Norvège, tandis que le second fléchit vers le sud à la hauteur des Açores ; puis, frappant les rivages africains et décrivant un ovale allongé, il revient vers les Antilles.

Or, ce second bras—c'est plutôt un collier qu'un bras—entoure de ses anneaux d'eau

chaude cette portion de l'Océan froide, tranquille, immobile, que l'on appelle la mer de Sargasses. Véritable lac en plein Atlantique, les eaux du grand courant ne mettent pas moins de trois ans à en faire le tour.

La mer de Sargasses, à proprement parler, couvre toute la partie immergée de l'Atlantide. Certains auteurs ont même admis que ces nombreuses herbes dont elle est semée sont arrachées aux prairies de cet ancien continent. Il est plus probable, cependant, que ces herbages, algues et fucus, enlevés aux rivages de l'Europe et de l'Amérique, sont entraînés jusqu'à cette zone par le Gulf Stream. Ce fut là une des raisons qui amenèrent Colomb à supprimer l'existence d'un nouveau monde. Lorsque les navires de ce hardi chercheur arrivèrent à la mer de Sargasses, ils naviguèrent non sans peine au milieu de ces herbes qui arrêtaient leur marche au grand effroi des équipages, et ils perdirent trois longues semaines à les traverser.

Telle était cette région que le *Nautilus* visitait en ce moment, une prairie véritable, un tapis serré d'algues, de fucus natans, de raisins du tropique, si épais, si compact, que l'étrave d'un bâtiment ne l'eût pas déchiré sans peine. Aussi, le capitaine Nemo, ne voulant pas engager son hélice dans cette masse herbeuse, se tint-il à quelques mètres de profondeur au-dessous de la surface des flots.

Le nom de Sargasses vient du mot espagnol "sargazzo," qui signifie varech. Ce varech, le varech-nageur ou porte-baie, forme principalement ce banc immense. Et voici pourquoi, suivant le savant Maury, l'auteur de la *Géographie physique du globe*, ces hydrophytes se réunissent dans ce paisible bassin de l'Atlantique :

"L'explication qu'on en peut donner, dit-il, me semble résulter d'une expérience connue de tout le monde. Si l'on place dans un vase des fragments de bouchons ou de corps flottants quelconques, et que l'on imprime à l'eau de ce vase un mouvement circulaire, on verra les fragments éparpillés se réunir en groupe au centre de la surface liquide, c'est-à-dire au point le moins agité. Dans le phénomène qui nous occupe, le vase c'est l'Atlantique, le Gulf Stream, c'est le courant circulaire, et la mer de Sargasses, le point central où viennent se réunir les corps flottants."

Je partage l'opinion de Maury, et j'ai pu étudier le phénomène dans ce milieu spécial où les navires pénètrent rarement. Au-dessus de nous flottaient des corps de toute provenance, entassés au milieu de ces herbes brunâtres, des troncs d'arbres arrachés aux Andes ou aux Montagnes-Rocheuses et flottés par l'Amazone ou le Mississippi, de nombreuses épaves, des restes de quilles ou de carènes, des bordages défoncés et tellement allourdis par les coquilles et les anatifes qu'ils ne pouvaient remonter à la surface de l'Océan. Et le temps justifiera un jour cette autre opinion de Maury, que ces matières, ainsi accumulées pendant des siècles, se minéraliseront sous l'action des eaux et formeront alors d'inépuisables houillères. Réserve précieuse que prépare la prévoyante nature pour ce moment où les hommes auront épuisé les mines des continents.

Au milieu de cet inextricable tissu d'herbes et de fucus, je remarquai de charmants alcyons stellés aux couleurs roses ; des actinies qui laissent traîner leur longue chevelure de tentacules ; des méduses vertes, rouges, bleues, et particulièrement, ces grandes rhizostomes de Cuvier, dont l'ombrelle bleuâtre est bordée d'un feston violet.

Toute cette journée du 22 février se passa dans la mer de Sargasses, où les poissons, amateurs de plantes marines et de crustacés, trouvent une abondante nourriture. Le lendemain, l'Océan avait repris son aspect accoutumé.

Depuis ce moment, pendant dix-neuf jours, du 23 février au 12 mars, le *Nautilus*, tenant le milieu de l'Atlantique, nous emporta avec une vitesse constante de cent lieues par vingt-quatre heures. Le capitaine Nemo voulait évidemment accomplir son programme sous-marin, et je ne doutais pas qu'il ne songeât, après avoir doublé le cap Horn, à revenir vers les mers australes du Pacifique.

Ned Land avait donc eu raison de craindre. Dans ces larges mers, privées d'îles, il ne fallait plus tenter de quitter le bord. Nul moyen non plus de s'opposer aux volontés du capitaine Nemo. Le seul parti était de se soumettre ; mais ce qu'on ne devait plus attendre de la force ou de la ruse, j'aimais à penser qu'on pourrait l'obtenir par la persuasion. Ce voyage terminé, le capitaine Nemo ne consentirait-il pas à nous rendre la liberté sous serment de ne jamais révéler son existence ? Serment d'honneur que nous aurions tenu. Mais il fallait traiter cette délicate question avec le capitaine. Or, serais-je bien venu à réclamer cette liberté ? Lui-même n'avait-il pas déclaré, dès le début et d'une façon formelle, que le secret de sa vie exigeait notre emprisonnement perpétuel à bord du *Nautilus* ? Mon silence, depuis quatre mois, ne devait-il pas lui paraître une acceptation tacite de cette situation ? Revenir sur ce sujet n'aurait-il pas pour résultat de donner des soupçons qui pourraient nuire à nos projets, si quelque circonstance favorable se présentait plus tard de les reprendre ? Toutes ces raisons, je les pesais, je les retournais dans mon esprit, je les soumettais à Conseil qui n'était pas moins embarrassé que moi. En somme, bien que je ne fusse pas facile à décourager, je comprenais que les chances de jamais revoir mes semblables diminuaient de jour en jour, surtout en ce moment où le capitaine Nemo courait en téméraire vers le sud de l'Atlantique !

Pendant les dix-neuf jours que j'ai mentionnés plus haut, aucun incident particulier ne

signala notre voyage. Je vis peu le capitaine. Il travaillait. Dans la bibliothèque, je trouvais souvent des livres qu'il laissait entr'ouverts, et surtout des livres d'histoire naturelle. Mon ouvrage sur les fonds sous-marins, feuilleté par lui, était couvert de notes en marge, qui contredisaient parfois mes théories et mes systèmes. Mais le capitaine se contentait d'épurer ainsi mon travail, et il était rare qu'il discutât avec moi. Quelquefois, j'entendais résonner les sons mélancoliques de son orgue, dont il jouait avec beaucoup d'expression, mais la nuit seulement, au milieu de la plus secrète obscurité, lorsque le *Nautilus* s'endormait dans les déserts de l'Océan.

Pendant cette partie du voyage, nous naviguâmes des journées entières à la surface des flots. La mer était comme abandonnée. A peine quelques navires à voiles, en charge pour les Indes, se dirigeant vers le cap de Bonne-Espérance. Un jour, nous fûmes poursuivis par les embarcations d'un baleinier qui nous prenait sans doute pour quelque énorme baleine d'un haut prix. Mais le capitaine Nemo ne voulut pas faire perdre à ces braves gens leur temps et leurs peines, et il termina la chasse en plongeant sous les eaux. Cet incident avait paru vivement intéresser Ned Land. Je ne crois pas me tromper en disant que le Canadien avait dû regretter que notre cétaqué de tôle ne pût être frappé à mort par le harpon de ces pêcheurs.

Les poissons observés par Conseil et moi, pendant cette période, différaient peu de ceux que nous avions déjà étudiés sous d'autres latitudes. Les principaux furent quelques échantillons de ce terrible genre de cartilagineux, divisé en trois sous-genres qui ne comptent pas moins de trente-deux espèces : des squales-gallonnés, longs de cinq mètres, à tête déprimée et plus large que le corps, à nageoire caudale arrondie, et dont le dos porte sept grandes bandes noires parallèles et longitudinales; puis des squales-perlons, gris-cendrés, percés de sept ouvertures branchiales et pourvus d'une seule nageoire dorsale placée à peu près vers le milieu du corps.

Passaient aussi de grands chiens de mer, poissons voraces s'il en fut. On a le droit de ne point croire aux récits des pêcheurs, mais voici ce qu'ils racontent. On a trouvé dans le corps de l'un de ces animaux une tête de buffle et un veau tout entier; dans un autre, deux thons et un matelot en uniforme; dans un autre, un soldat avec son sabre; dans un autre, enfin, un cheval avec son cavalier. Tout ceci, à vrai dire, n'est pas article de foi. Toujours est-il qu'aucun de ces animaux ne se laissa prendre aux filets du *Nautilus*, et que je ne pus vérifier leur voracité.

Des troupes élégantes et folâtres de dauphins nous accompagnaient pendant des jours entiers. Ils allaient par bandes de cinq ou six, chassant en meute comme les loups dans les campagnes; d'ailleurs, non moins voraces que les chiens de mer, si j'en crois un professeur de Copenhague, qui retira de l'estomac d'un dauphin treize marsouins et quinze phoques. C'était, il est vrai, un épaulard, appartenant à la plus grande espèce connue, et dont la longueur dépasse quelquefois vingt-quatre pieds. Cette famille des delphinidés compte dix genres, et ceux que j'aperçus tenaient du genre des delphinorinques, remarquables par un museau excessivement étroit et quatre fois long comme le crâne. Leur corps, mesurant trois mètres, noir en dessus, était en dessous d'un blanc rosé semé de petites taches très-rares.

Je citerai aussi, dans ces mers, de curieux échantillons de ces poissons de l'ordre des acanthoptérogiens et de la famille des scénoïdes. Quelques auteurs—plus poètes que naturalistes—prétendent que ces poissons chantent mélodieusement, et que leurs voix réunies forment un concert qu'un cœur de voix humaines ne saurait égaler. Je ne dis pas non, mais ces scénoïdes ne nous donnèrent aucune sérénade à notre passage, et je le regrette.

Pour terminer, enfin, Conseil classa une grande quantité de poissons volants. Rien n'était plus curieux que de voir les dauphins leur donner la chasse avec une précision merveilleuse. Quelle que fût la portée de son vol, quelle trajectoire qu'il décrivit, même au-dessus du *Nautilus*, l'infortuné poisson trouvait toujours la bouche du dauphin ouverte pour le recevoir. C'étaient ou des pirapèdes, ou des tringles-milans, à bouche lumineuse, qui, pendant la nuit, après avoir tracé des raies de feu dans l'atmosphère, plongeaient dans les eaux sombres comme autant d'étoiles filantes.

Jusqu'au 13 mars, notre navigation se continua dans ces conditions. Ce jour-là, le *Nautilus* fut employé à des expériences de sondages qui m'intéressèrent vivement.

Nous avions fait alors près de treize mille lieues depuis notre départ dans les hautes mers du Pacifique. Le point nous mettait par 45° 37' de latitude sud et de 37° 35' de longitude ouest. C'étaient ces mêmes parages où le capitaine Denham, de l'*Herald*, fit quatorze mille mètres de sonde sans trouver de fond. Là aussi, le lieutenant Parker, de la frégate américaine *Congress*, n'avait pu atteindre le sol sous-marin par quinze mille cent quarante mètres.

Le capitaine Nemo résolut d'envoyer son *Nautilus* à la plus extrême profondeur afin de contrôler ces différents sondages. Je me préparai à noter tous les résultats de l'expérience. Les panneaux du salon furent ouverts, et les manœuvres commencèrent pour atteindre ces couches si prodigieusement reculées.

On pense bien qu'il ne fut pas question de plonger en remplissant les réservoirs. Peut-être n'eussent-ils pu accroître suffisamment la

pesanteur spécifique du *Nautilus*. D'ailleurs, pour remonter, il aurait fallu chasser cette surcharge d'eau, et les pompes n'auraient pas été assez puissantes pour vaincre la pression extérieure.

Le capitaine Nemo résolut d'aller chercher le fond océanique par une diagonale suffisamment allongée, au moyen de ses plans latéraux qui furent placés sous un angle de quarante-cinq degrés avec les lignes d'eau du *Nautilus*. Puis, l'hélice fut portée à son maximum de vitesse, et sa quadruple branche battit les flots avec une indescriptible violence.

Sous cette poussée puissante, la coque du *Nautilus* frémit comme une corde sonore et s'enfonça régulièrement sous les eaux. Le capitaine et moi, postés dans le salon, nous suivions l'aiguille du manomètre qui déviait rapidement. Bientôt fut dépassée cette zone habitable où résident la plupart des poissons. Si quelques-uns de ces animaux ne peuvent vivre qu'à la surface des mers ou des fleuves, d'autres, moins nombreux, se tiennent à des profondeurs assez grandes. Parmi ces derniers j'observais l'hexanche, espèce de chien de mer muni de six fentes respiratoires, le télescope aux yeux énormes, le malarimat-cuirassé, aux thoracines grises, aux pectorales noires, que protégeait son plastron de plaques osseuses d'un rouge pâle, puis enfin le grenadier, qui, vivant par douze cents mètres de profondeur, supportait alors une pression de cent vingt atmosphères.

Je demandai au capitaine Nemo s'il avait observé des poissons à des profondeurs plus considérables.

—Des poissons? me répondit-il, rarement. Mais dans l'état actuel de la science, que présumez-vous, que sait-on?

—Le voici, capitaine. On sait que, en allant vers les basses couches de l'Océan, la vie végétale disparaît plus vite que la vie animale. On sait que, là où se rencontrent encore des êtres animés, ne végète plus une seule hydrophyte. On sait que les pèlerines, les huitres vivent par deux mille mètres d'eau, et que MacClintock, le héros des mers polaires, a retiré une étoile vivante d'une profondeur de deux mille cinq cents mètres. On sait que l'équipage du *Bull-Dog*, de la Marine-Royale, a pêché une astérie par deux mille six cent vingt brasses, soit plus d'une lieue de profondeur. Mais, capitaine Nemo, peut-être me direz-vous qu'on ne sait rien?

—Non, monsieur le professeur, répondit le capitaine, je n'aurai pas cette impolitesse. Toutefois, je vous demanderai comment vous expliquez que des êtres puissent vivre à de telles profondeurs?

—Je l'explique par deux raisons, répondit-il. D'abord, parce que les courants verticaux, déterminés par les différences de salure et de densité des eaux, produisent un mouvement qui suffit à entretenir la vie rudimentaire des encrines et des astéries.

—Juste, fit le capitaine.

—Ensuite, parce que, si l'oxygène est la base de la vie, on sait que la quantité d'oxygène dissous dans l'eau de mer augmente avec la profondeur au lieu de diminuer, et que la pression des couches basses contribue à l'y comprimer.

—Ah! on sait cela? répondit le capitaine Nemo, d'un ton légèrement surpris. Eh bien, monsieur le professeur, on a raison de le savoir, car c'est la vérité. J'ajouterai, en effet, que la vessie natatoire des poissons renferme plus d'azote que d'oxygène, quand ces animaux sont pêchés à la surface des eaux, et plus d'oxygène que d'azote, au contraire, quand ils sont tirés des grandes profondeurs. Ce qui donne raison à votre système. Mais continuons nos observations.

Mes regards se reportèrent sur le manomètre. L'instrument indiquait une profondeur de six mille mètres. Notre immersion durait depuis une heure. Le *Nautilus*, glissant sur ses plans inclinés, s'enfonçait toujours. Les eaux désertes étaient admirablement transparentes et d'une diaphanéité que rien ne saurait peindre. Une heure plus tard, nous étions par treize mille mètres—trois lieues et quart environ—et le fond de l'Océan ne se laissait pas pressentir.

Cependant, par quatorze mille mètres, j'aperçus des pics noirs qui surgissaient au milieu des eaux. Mais ces sommets pouvaient appartenir à des montagnes hautes comme l'Himalaya ou le Mont-Blanc, plus hautes même, et la profondeur de ces abîmes demeurerait inévaluable.

Le *Nautilus* descendit plus bas encore, malgré les puissantes pressions qu'il subissait. Je sentais ses tôles trembler sous la jointure de leurs boulons; ses barreaux s'arquaient; ses cloisons gémissaient; les vitres du salon semblaient se gondoler sous la pression des eaux. Et ce solide appareil eût cédé sans doute, si, ainsi que l'avait dit son capitaine, il n'eût été capable de résister comme un bloc plein.

En rasant les pentes de ces roches perdues sous les eaux, j'apercevais encore quelques coquilles, des serpula, des spinorbes vivantes, et certains échantillons d'astéries.

Mais bientôt ces derniers représentants de la vie animale disparurent, et au-dessous de trois lieues, le *Nautilus* dépassa les limites de l'existence sous-marine, comme fait le ballon qui s'élève dans les airs au-dessus des zones respirables. Nous avions atteint une profondeur de seize mille mètres—quatre lieues—et les flancs du *Nautilus* supportaient alors une pression de seize cents atmosphères, c'est-à-dire seize cents kilogrammes par chaque centimètre carré de sa surface!

—Quelle situation, m'écriai-je! Parcourir

dans ces régions profondes où l'homme n'est jamais parvenu! Voyez, capitaine, voyez ces rocs magnifiques, ces grottes inhabitées, ces derniers réceptacles du globe, où la vie n'est plus possible! Quels sites inconnus, et pourquoi faut-il que nous soyons réduits à n'en conserver que le souvenir?

—Vous plairait-il, me demanda le capitaine Nemo, d'en rapporter mieux que le souvenir?

—Que voulez-vous dire par ces paroles?

—Je veux dire que rien n'est plus facile que de prendre une vue photographique de cette région sous-marine!

Je n'avais pas eu le temps d'exprimer la surprise que me causait cette nouvelle proposition, que sur un appel du capitaine Nemo, un objectif était apporté dans le salon. Par les panneaux largement ouverts, le milieu liquide éclairé électriquement, se distribuait avec une clarté parfaite. Nulle ombre, nulle dégradation de notre lumière factice. Le soleil n'eût pas été plus favorable à une opération de cette nature. Le *Nautilus*, sous la poussée de son hélice, maîtrisée par l'inclinaison de ses plans, demeurait immobile. L'instrument fut braqué sur ces sites du fond océanique, et en quelques secondes, nous avions obtenu un négatif d'une extrême pureté.

C'est l'épreuve positive que j'en donne ici. On y voit ces roches primordiales qui n'ont jamais connu la lumière des cieux, ces granits inférieurs qui forment la puissante assise du globe, ces grottes profondes évidées dans la masse pierreuse, ces profils d'une incomparable netteté et dont le trait terminal se détache en noir, comme s'il était dû au pinceau de certains artistes flamands. Puis, au-delà, un horizon de montagnes, une admirable ligne ondulée qui compose les arrières-plans du paysage. Je ne puis décrire cet ensemble de roches lisses, noires, polies, sans une mousse, sans une tache, aux formes étrangement découpées et solidement établies sur ce tapis de sable qui étincelait sous les jets de la lumière électrique.

Cependant, le capitaine Nemo, après avoir terminé son opération, m'avait dit:

—Remontons, monsieur le professeur. Il ne faut pas abuser de cette situation ni exposer trop longtemps le *Nautilus* à de pareilles pressions.

—Remontons! répondis-je.

—Tenez-vous bien!

Je n'avais pas encore eu le temps de comprendre pourquoi le capitaine me faisait cette recommandation, quand je fus précipité sur le tapis.

Son hélice embrayée sur un signal du capitaine, ses plans dressés verticalement, le *Nautilus*, emporté comme un ballon dans les airs, s'enlevait avec une rapidité foudroyante. Il coupait la masse des eaux avec un frémissement sonore. Aucun détail n'était visible. En quatre minutes, il avait franchi les quatre lieues qui le séparaient de la surface de l'Océan, et, après avoir émergé comme un poisson volant, il retombait en faisant jaillir les flots à une prodigieuse hauteur.

(A continuer)

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

ÉNIGMES

No. 20

Connaissez-vous le solitaire
Qu'on ne trouve jamais chez lui,
Quoiqu'il ne soit jamais sorti;
Qui n'eut ni maître ni grammairie,
Et parle avec n'importe qui
Toutes les langues de la terre,
Sans jamais faire un quiproquo?
C'est...

No. 21

Nous sommes plusieurs sœurs à peu près du même âge,
Dans deux rangs différents, mais d'un même apanage;
Nous avons en naissant un palais pour maison,
Qu'on pourrait mieux nommer une étroite prison;
Il faut nous y forcer pour que quelqu'une en sorte,
Quoique cent fois par jour on nous ouvre la porte.

DEVISES.

No. 2.—Quel est l'ordre étranger qui a pour devise :

—*Nemo me impune lacessit?*

No. 3.—Quelle est l'héroïne française qui avait cette devise :

—*A cœur vaillant, rien d'impossible!*

No. 4.—Quel est le seigneur qui avait cette devise :

—*Ne suis roy, ni prince aussi, Je suis !...*

No. 5.—Quels sont les ducs qui avaient cette devise :

—*Dieu aide au second chrétien!*

No. 6.—Quel est l'ordre étranger qui a pour devise :

—*Honni soit qui mal y pense!*

COQUILLES AMUSANTES

No. 11.—C'est la chenille ouvrière de la maison.

No. 12.—Lord X s'est pendu ce matin à l'ambassade.

No. 13.—On dit que la nouvelle pièce obtiendra un four de faveur.

No. 14.—Les lapins sont vêtus de peaux de bêtes.

No. 15.—On aperçut deux mariners qui tiraient un gâteau de rois sur le rivage.

No. 16.—Laissez entrer le chien et tirez le roquet.

No. 17.—On peut voir les neuf buses au foyer de l'Opéra.

No. 18.—Dès l'enfance, il rayait comme un requin.

No. 19.—Quand l'ennemi fut à portée, on lui envoya des poulets.

No. 20.—Cette rue est tirée au corbeau.

ANAGRAMMES

No. 1.—Quel est le solitaire de Port-Royal dont le nom forme l'anagramme :

LE COIN!

No. 2.—Quel est le compositeur dont le nom forme l'anagramme :

A MA RUE!

No. 3.—Quel est le poète dont le nom forme cette anagramme composée en 1848 :

MAL T'EN IRA!

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

Quelles sont les villes dont les noms forment les anagrammes :

- | | |
|------------------|----------------------------------|
| No. 1.—ENVERS. | No. 10.—LOUVES. |
| No. 2.—ENGOBER. | No. 11.—RONDE. |
| No. 3.—MINES. | No. 12.—RELIEF. |
| No. 4.—MOIS NUL. | No. 13.—ON RIT. |
| No. 5.—NAGE. | No. 14.—EST ROI. |
| No. 6.—SALER. | No. 15.—A M I S E N G U E R R E. |
| No. 7.—UN LOTO. | No. 16.—EST ROMAIN. |
| No. 8.—RIVE. | No. 17.—MA PRISE. |
| No. 9.—RIMES. | No. 18.—NOBLERACE. |

RÉPONSES AUX ÉNIGMES PUBLIÉES DANS LA

N° 16, VOL. VII, DE "L'OPINION PUBLIQUE."

- No. 1.—La lettre C.
No. 2.—La lettre N.
No. 3.—Les cinq voyelles : O I S E A U.
No. 4.—La lettre M.
No. 5.—La lettre M.
No. 6.—La lettre T.
No. 7.—La lettre Y.
No. 8.—Le poisson et l'hameçon.
No. 9.—La clef.
No. 10.—La vie.
No. 11.—Son semblable.
No. 12.—Un soufflet.
No. 13.—Eau.
No. 14.—L'éclair et le tonnerre.
No. 15.—Le secret.
No. 16.—Le bissac.
No. 17.—Le silence.
No. 18.—Le Temps.
No. 19.—Les doigts. La plume. Le papier. L'encre. Le journal.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

- J. Z. C. M., St. Camille.—1 à 5, 7, 9, 10, 11, 13 à 17, 19.
A. Lamy, St. Séver.—1 à 5, 7, 10 à 14, 19.
J. H. D.—1 à 4, 9 à 10, 14, 15, 17.
M. L. B. Saucier, Sandy Bay.—1 à 4, 6, 10, 11, 19.
Rév. J. Plinguet, Isle du Pas.—1 à 14, 16, 17, 18, 19.
H. F. Rousseau, Montréal.—1 à 4, 7, 9, 10, 12, 14, 17, 19.
Dame Isate Gingras, St. J.-B. de Rouville.—2, 4, 6, 8, 9, 10, 14, 17, 19.
Dame H. Roy, Québec.—1 à 14, 19.
Dame A. V., Vandrevil.—1 à 5, 7, 9, 10, 13, 17, 18.
C. J. Labrecque, Québec.—1 à 10, 13, 14, 17, 19.
C. A. Langlois, Québec.—1 à 4, 6, 7, 9, 10, 14.
A. Berti, St. Roch, Québec.—1 à 9, 11 à 14, 17.
L. A. Gagné, Arthabaska Station.—1 à 7, 9, 11, 13, 17, 18, 19.

NOTE.—Plusieurs correspondants nous envoient des énigmes, charades, etc. Nous serons heureux de les publier, mais il faudra que l'on nous indique à chaque fois la source dont on les a tirés, ou bien, s'ils sont nouveaux, qui en est l'auteur.

LA RÉDACTION.

Les rats de l'Alexandraland.—Nous parlons souvent de la multiplication effrayante des rats dans nos capitales ou dans certaines parties de nos campagnes. Mais nous n'en sommes pas encore au point où se trouvent certaines plaines du nord de l'Australie, dans l'*Alexandraland* ou terre Alexandra, sur les bords du golfe de Carpentarie.

Là, pendant des lieues et des lieues, le sol est couvert d'un réseau de galeries creusées par les rats : c'est un dessin serré comme les mailles d'un filet, percé çà et là de trous et de jours divers. Ces plaines sont un paradis pour tous les carnassiers d'Australie, quadrupèdes, reptiles ou oiseaux. Les hiboux, les faucons, les serpents s'en donnent à cœur joie. On voit ces derniers roulés au soleil, gorgés et remplis de telle sorte qu'ils n'ont plus le courage de rentrer dans leurs trous. Quoiqu'ils aient souvent six, huit, dix pieds de longueur, quoiqu'ils appartiennent presque tous aux espèces les plus venimeuses, ils sont si rassasiés qu'ils n'attaquent personne, et ne deviennent vraiment dangereux que s'ils sont directement provoqués. Le dingio lui-même, ce chien sauvage si féroce et si vorace, ne sent plus l'aiguillon de la faim : loin d'attaquer, il se dérange à peine quand un cavalier en passant trouble son festin perpétuel. Pour quiconque l'a vu dans d'autres parties de l'Australie, il reste comme le type du brigand efflanqué, famélique et décharné : ici, quelque invraisemblable que la chose paraisse, il devient gras et presque lourd. Quelle consommation de rats ne suppose pas cette satiété de toutes les bêtes de proie! Cependant, malgré tant d'ennemis qu'il gorge de sa chair, le rat est encore le vainqueur! Il subsiste, il multiplie! Rien ne peut arrêter l'accroissement phénoménal de son espèce, et il étend sans relâche dans les plaines le labyrinthe inextricable de ses galeries à fleur de sol.

H. DE LA BLANCHÈRE.



EMMONGENA

E. STEINBUCK, DANS LA GALERIE DE DARMSTADT;—GRAVURE DE J. FELSING

L'OPINION PUBLIQUE, 4 MAI 1876

Geneviève de Brabant

CORRESPONDANCE

FÊTE DE SAINT-JOSEPH À SAINT-MICHEL DE LA PIGEONNIÈRE

(Notre correspondant nous ayant fait connaître son nom, nous livrons sa lettre à la publicité.)

Montréal, 11 avril 1876.

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de vous demander la publication, dans les colonnes de votre journal estimable et populaire, de quelques détails de la fête de St. Joseph, célébrée à St. Michel de la Pigeonnière, le 20 mars, à laquelle j'ai eu le bonheur d'assister.

Vers les dix heures du soir, le 20 mars, le presbytère était la scène d'une réunion nombreuse, composée de prêtres, de citoyens de St. Hermas, dont M. Dequoy avait été curé, de ses nouveaux paroissiens de St. Michel, et de plusieurs de ses parents accourus de toute part pour lui témoigner leur estime et leur amitié. L'objet de cette réunion était de présenter au vénérable curé de St. Michel, à l'occasion de la fête de St. Joseph, son patron, des cadeaux et des adresses. Au milieu de la table que couvraient les cadeaux, dont l'énumération serait trop longue, s'élevait une magnifique statue de St. Joseph, reposant sur un socle et protégée par un globe en cristal. Cette belle statue était présentée par la paroisse de St. Hermas, dont les citoyens se réjouissaient de pouvoir témoigner à leur ancien pasteur les sentiments d'amour qu'il leur avait inspirés, et de regret qu'ils avaient éprouvé à son départ.

Trois adresses furent présentées à M. Dequoy : la première, au nom de la famille, fut donnée par un fils de M. F. X. U. Dequoy et neveu du curé, avec un entrain inspiré par l'amour le plus sincère ; sentiment que partage toute la famille pour laquelle ce bon prêtre a fait bien des sacrifices. Vint ensuite l'adresse des paroissiens de St. Hermas, qui ajoutèrent à leur premier don une superbe corbeille en argent. Benjamin Beauchamp, écrivain, en était le porteur, et la présenta au curé au milieu des applaudissements de l'assemblée. M. G. E. Blain, écrivain, lut la troisième adresse, celle de la paroisse de St. Michel de la Pigeonnière, accompagnée de l'offrande d'un élégant buffet qui devra contenir le magnifique service à dîner, à déjeuner et à dessert présenté au curé par sa famille et ses amis. Sur le buffet, ces derniers avaient aussi placé un beau gâteau de Savoie à quatre étages, surmonté d'un joli panier rempli de roses blanches ; et tout auprès brillait une épergne qui soutenait un bouquet de fleurs naturelles, dont le parfum embaumait l'air. Un lys blanc, emblème de St. Joseph, était sa blanche et suave corolle au sommet du bouquet.

Le digne curé trouva de douces et nobles paroles en réponse aux adresses, dont chacune avait pour lui son attrait particulier. Un chœur de voix chanta des refrains joyeux dans les intervalles, avec accompagnement d'harmonium. Il était tard lorsque l'assemblée se dispersa pour se livrer au repos. Le lendemain, les cloches carillonnaient l'appel, et malgré la tempête de neige, l'église fut remplie des paroissiens et de leurs visiteurs, se pressant aux pieds des autels pour assister à la messe solennelle en l'honneur de St. Joseph. Dans le sanctuaire, l'on voyait deux belles statues, offrandes surajoutées à celles de la veille, et dont la bénédiction eut lieu. L'une représentait Saint-Joseph ; l'autre, Notre-Dame de Pitié. Un acte de consécration à St. Joseph fut répété par un fils de M. Alphonse Dequoy, neveu du curé, puis la messe commença. Le saint sacrifice fut célébré par M. le curé Dequoy ; M. Alfred Dequoy, curé de Ste. Adèle, officiait comme diacre, et M. Jodoin, curé de St. Sauveur, comme sous-diacre. Plusieurs autres prêtres étaient présents, quoique la tempête en empêchât un certain nombre de venir. Le chœur exécuta de beaux morceaux de chants, qu'accompagna sur l'orgue M. Davignon, de Longueuil. Ce fut l'occasion d'*étrenner* l'orgue tout neuf, fabriqué par M. Brodeur, de St. Hyacinthe, et de faire oublier aux bons habitants de St. Michel les sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour en doter leur église. Le temple lui-même était décoré avec bon goût et même richesse, par les mains des révérendes dames de Ste. Anne, qui voient avec reconnaissance les soins dont le curé entoure leur communauté. Un éloquent sermon fut prêché par le Rév. M. Caisse, chapelain des dames d'Hochelaga, et la quête fut faite par Mlle Monette, de St. Michel, accompagnée de Benjamin Beauchamp, écrivain, de St. Hermas. Le résultat de la quête, au-dessus de vingt-cinq piastres, fut mis à la disposition du curé.

Après la grand-messe, vint une dernière réunion, le dîner chez le curé, qui aurait voulu voir toutes ses ouailles autour de sa table. A la droite de M. Dequoy était assise sa respectable mère, qui porte à merveille le poids de ses quatre-vingt-trois ans ; à sa gauche, ses confrères ; puis d'un côté les délégués de Saint-Hermas ; de l'autre, ceux de St. Michel ; le maire, les marguilliers de cette paroisse. Le dîner, élégamment servi, se composait d'un menu bien choisi, et le vin généreux ne manquait pas au festin. Vers la fin du repas, madame F. X. U. Dequoy, belle-sœur du révérend curé, termina par une dernière adresse les cérémonies de la fête. Elle retraça rapidement les actes de dévouement et charité dont la vie de ce digne prêtre s'est composée, et ne put réprimer une larme au souvenir des membres de la famille que la mort a enlevés, mais qui étaient sans doute présents en esprit à cette fête in-

time. Enfin, l'heure arriva de se séparer, et chacun s'en retourna chez lui, se promettant de conserver longtemps le souvenir de cette intéressante réunion. Les étrangers qui en faisaient partie raconteront partout l'hospitalité dont ils ont été les récipiendaires de la part des citoyens de St. Michel.

Recevez, M. le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. ***

MELANGES RELIGIEUX

(Tirés du *Nouveau-Monde*)

LA MÈRE MARGUERITE BOURGEOYS

Le procès de béatification et canonisation de la vénérée Mère Marguerite Bourgeoys, l'immortelle et sainte fondatrice de la "Congrégation de Notre-Dame" à Montréal, est actuellement terminé. La procédure canonique dont il s'agit ici est celle qui précède le Procès Apostolique et qui doit être faite par l'autorité de l'Ordinaire. Elle a pour but de constater de quelle réputation de vertu et de sainteté la personne qui se trouve en cause jouit dans le pays ou ce procès a lieu.

Dans le cas présent, une douzaine de témoins ont été entendus, et les actes de la procédure que Sa Grandeur Mgr. l'Evêque de Montréal adressera ces jours-ci à Rome, formeront un volume d'environ six cents pages.

Nous serait-il permis, dans cette circonstance de bonheur, d'offrir à l'illustre famille religieuse de l'héroïque Marguerite Bourgeoys des félicitations publiques, en même temps que l'expression des vœux que nous formons, comme Canadien, pour le succès d'une cause destinée à jeter sur ce pays, et notre ville en particulier, une gloire si pure et si durable ?

La Mère Bourgeoys serait, en effet, la première sainte canonisée de l'Eglise du Canada.

CÉRÉMONIE FUNÈBRE

La semaine dernière, ont eu lieu, au Couvent de la Miséricorde, les funérailles solennelles de la regrettée Mère Ste. Jeanne de Chantal, l'une des fondatrices et la première Supérieure de cette charitable institution.

Le service fut chanté par le Rév. M. Malo, chapelain des Sœurs de Ste. Croix et neveu de la défunte. On remarquait dans l'assistance Sa Grandeur Mgr. l'Evêque de Gratianopolis, un nombreux clergé et les représentants des différentes communautés de femmes de cette ville et des amis de la maison.

La charitable et forte femme dont on pleurait ici la perte était née à Belœil, le 25 juin 1799, et se nommait Josephite Malo. Elle fut mariée de très-bonne heure à M. Galipeau, qui mourut encore jeune, laissant à sa pieuse épouse une assez jolie fortune. Madame Galipeau ne songea plus, de ce moment, qu'à donner tous ses biens aux pauvres et à se consacrer elle-même à Dieu.

Elle entra dans les vœux de Mgr. l'Evêque de Montréal qui, à cette époque même, était tout occupé de l'établissement en cette ville de l'Institut de la Miséricorde.

La courageuse dame s'associa à quelques autres personnes d'un dévouement égal au sien, et elles ouvrirent ensemble la nouvelle communauté. Madame Galipeau y entra le 13 septembre 1856, et, le 16 janvier 1848, elle prononçait ses vœux de Religion. Nommée première Supérieure cette année-là même, elle occupa cette charge jusqu'en 1868, et vit, sous son administration, croître et s'organiser l'œuvre de sa communauté avec un succès merveilleux.

Elle fut longtemps comme l'âme de cette Maison, et c'est assez faire l'éloge de ses mérites que rappeler l'œuvre qu'elle eut le bonheur de fonder.

Sa Grandeur Mgr. de Gratianopolis chanta l'absoute, et les restes de la vénérée défunte furent transportés dans le pieux tombeau de sa famille religieuse.

Nous offrons aux bonnes Sœurs de la Miséricorde, que cette mort plonge dans un si grand deuil, nos sentiments de condoléance.

R. I. P.

LE MONDE CATHOLIQUE

Les Docteurs de l'Eglise.—En dix-huit cents ans, le titre de *Docteur de l'Eglise* n'a été conféré qu'à dix-sept des nombreux auteurs, illustrés par la science, qui ont été placés sur les autels.

Voici la liste des Docteurs de l'Eglise avec la date de leur mort :

- 368. St. Hilaire, évêque de Poitiers.
- 373. St. Athanase, patriarche d'Alexandrie.
- 370. St. Basile, archevêque de Césarée.
- 389. St. Grégoire de Naziance, patriarche de Constantinople.
- 397. St. Ambroise, archevêque de Milan.
- 407. St. Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople.
- 420. St. Jérôme, prêtre.
- 430. St. Augustin, évêque d'Hippone.
- 450. St. Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne.
- 460. St. Léon, pape.
- 604. St. Grégoire, pape.
- 606. St. Isidore, archevêque de Séville.
- 1072. St. Pierre Damien, cardinal-archevêque d'Ostie.
- 1109. St. Anselme, archevêque de Canterbury.
- 1153. St. Bernard, abbé de Cîteaux.
- 1274. St. Thomas d'Aquin.
- 1274. St. Bonaventure, cardinal-archevêque d'Albano.

1787. St. Alphonse Marie de Liguori, fondateur de l'ordre des Récompensés.

On voit par cette liste que de tous les grands écrivains canonisés depuis six cents ans, saint Alphonse de Liguori est le seul qui ait jusqu'à présent reçu le titre de Docteur.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Ottawa, 22.—Le juge Lafontaine a envoyé sa démission. Son successeur n'est pas encore nommé.

—Les commerçants de bois qui ont visité dernièrement les chantiers rapportent que tout le bois préparé cet hiver sera expédié aisément par les voies ordinaires, à cause de l'élévation de l'eau dans les rivières qui le transportent.

Les lacs en haut d'Ottawa ne seront pas ouverts avant le milieu du mois prochain.

Québec, 22.—Les commissaires du havre ont élu l'hon. P. J. O. Chauveau président, après une longue discussion, MM. Burstall et Dobell votant pour la négative. Plusieurs comités furent nommés, et on convint que les représentants de la presse seraient invités aux assemblées mensuelles. L'hon. M. Thibaudeau donna avis qu'à la prochaine réunion, il proposerait que le salaire du président soit de \$2,000 par année.

Québec, 24.—Le premier vaisseau lancé ce printemps l'a été ce matin à Lévis ; il a été construit par M. Marquis.

M. Charland, autre constructeur de navires à Lévis, doit en lancer un autre demain.

Gaspé, 25.—Le rapport qui a circulé touchant le dénuement qui règne ici, est faux ; personne n'est mort de faim sur notre côte, mais il y a une grande disette de provisions de toute espèce, et tout le grain réservé pour les semailles devra être consommé pour empêcher les gens de périr par la famine.

Toronto, 25.—Vingt-deux vaisseaux sont arrivés dans ce port durant ces deux derniers jours.

Le Dr. Tupper est en ville chez son fils, M. Stewart Tupper, Avocat.

Welland, 25.—Un terrible accident de chemin de fer est arrivé hier vers 10 heures du soir à la jonction du "Southern" et du Canal Welland. Dix chars chargés de marchandises, sur un train de 33 voitures, et la locomotive sont tombés dans le canal tandis que le pont était ouvert pour le passage du remorqueur *Mary O'Laughlin*, et deux hommes, le serre-frein et le conducteur, ont péri dans les flots. La ligne ne sera probablement pas rouverte au trafic avant trois jours.

Baltimore, 24.—L'*American* publie la relation d'un passager venu de Liverpool à bord du vapeur *Hibernian*, disant que quatre des passagers de ce navire qui ont été débarqués à Halifax, étaient Don Carlos d'Espagne, et trois de ses généraux, qui se proposent de voyager incognito aux Etats-Unis. On suppose que ces nobles espagnols ont dû arriver aujourd'hui à St. Louis.

New-York, 24.—Une dépêche spéciale d'Ogden, Utah, dit que l'empereur du Brésil a visité, hier matin, le tabernacle mormon et a beaucoup admiré l'originalité de cet édifice. Il n'a pas eu d'entrevue avec Brigham Young. Il a visité les sources sulfureuses et le camp Douglas, mais le temps ne lui a pas permis de se rendre jusqu'au lac.

En revenant, le train s'est arrêté à Ogden, afin de permettre à l'empereur de se rendre compte de la densité de l'eau.

Le train impérial devait partir ce matin à sept heures d'Ogden pour San Francisco.

Constantinople, 24.—Il paraît que Muktar Pasha a reçu un renfort de dix bataillons, et qu'il fera une nouvelle tentative pour ravitailler Nicie.

On dit que l'empereur d'Autriche a envoyé une dépêche télégraphique au comte Zichy, ambassadeur d'Autriche en cette ville, lui donnant instruction d'engager la Porte à ne pas prendre de mesures contre la Serbie et le Montenegro, mais de se reposer sur lui pour amener avant peu la pacification des districts insurgés.

Constantinople, 25.—Les représentants de toutes les grandes puissances ont conseillé à la Porte de ne rien entreprendre contre le Montenegro, promettant leurs efforts réunis pour amener la pacification des insurgés.

Le sultan a instruit ses ministres à l'étranger de désavouer toute intention agressive, et de donner l'assurance que les mouvements militaires dans l'Albanie sont purement défensifs.

Madrid, 25.—Le prince de Galles et le prince Arthur sont arrivés ici aujourd'hui.

Le roi Alphonse et sa suite attendaient leur arrivée avec un détachement d'infanterie formant une garde d'honneur.

Ils furent reçus au palais par les grands d'Espagne, les ministres et les courtisans, aux sons du *God Save the Queen* joué par la bande royale.

Londres, 27, 6 a. m.—Une dépêche de Paris dit que l'incendie du théâtre de Rouen s'est déclaré au moment où les acteurs s'habillaient pour la représentation de l'opéra "d'Hamlet," et avant que le public fût admis dans la salle.

Les flammes se sont propagées avec une grande rapidité, et à cause des mauvaises dispositions du local, les membres des chœurs et les figurants ne purent gagner les portes de sortie. Ces infortunés se portèrent aux fenêtres et se précipitèrent sur le trottoir où les personnes du

voisinage avaient empilé des matelas. Un choiste est resté suspendu plus d'une heure aux rebords d'une fenêtre, sans qu'il fût possible de lui porter secours.

Quatre soldats ont été tués et quinze blessés en essayant de sauver ces infortunés. Cinquante personnes, plus ou moins gravement blessées, ont été transportées à l'hôpital.

Mme Sarttz, célèbre cantatrice, a trouvé la mort au milieu des flammes en cherchant son mari.

Québec, 28.—Hier, le gén. Smyth a envoyé une réquisition au département de la guerre, en Angleterre, pour obtenir dix canons de gros calibre pour la citadelle de Québec.

La glace du Cap-Rouge est encore excessivement ferme. On a essayé de la briser ce matin en employant du fulmi-coton, mais la marée et le mauvais temps ont rendu l'expérience impossible. Le col. Strange doit faire ce soir une nouvelle tentative.

Madrid, 28.—Deux mille hommes ont fait voile aujourd'hui pour Cuba. Un nouveau renfort partira dans quelques jours.

Londres, 28.—La *Gazette* d'aujourd'hui contient la proclamation officielle conférant le titre d'impératrice des Indes à la reine d'Angleterre.

—Deux filles de la reine d'Angleterre, la princesse Christine et la princesse Louise, confectionnent, en ce moment, des ouvrages à l'aiguille qui sont destinés à augmenter la collection des travaux féminins que l'Angleterre envoie à l'Exposition de Philadelphie.

La princesse Christine a brodé un écran, la princesse Louise des bordures de rideaux. Ces tapisseries sont exposées en ce moment à Kensington South, à l'admiration des sujets britanniques.

LA NAVIGATION.—Au 6 avril, il y avait 103 navires de partis pour Québec ; au 8 avril l'année dernière, il n'y en avait que 52. C'est une excellente nouvelle pour les marchands, les journaliers, etc.

FORÊTS PÉTRIIFIÉES.—Le journal *Winnemac Star* (Nevada) publie des renseignements très-curieux fournis par M. David Rideout, chargé de préparer pour l'Exposition de Philadelphie un spécimen d'une forêt pétrifiée qui se trouve dans le désert nord-ouest de Humboldt :

"Dans la plaine, à la distance d'environ 30 milles de la chaîne de montagnes de Black Rock, on rencontre une des curiosités naturelles les plus merveilleuses du Nevada. C'est une forêt pétrifiée, dont les troncs d'un grand nombre d'arbres, changés en roc, sont encore debout. Il n'existe dans le voisinage aucun arbrisseau ou végétal vivant, excepté de chétives broussailles. Quelques-uns de ces géants de forêts, qui florissaient il y a peut-être plusieurs milliers d'années, alors que le climat du Nevada était plus favorable à la végétation qu'aujourd'hui, peuvent rivaliser par leur grosseur avec les arbres renommés de la Californie.

Des troncs transformés en rocs solides s'élevaient perpendiculairement, pendant que leurs racines s'enfonçaient dans la terre ; ils mesurent une circonférence de 6 à 8 mètres, et le sol, tout autour, est recouvert d'autres troncs d'arbres et de branches pétrifiés, et conservant leur forme naturelle. M. Rideout, pour se procurer une section d'un de ces arbres, a employé douze jours avec deux ouvriers pour le scier ; l'opération a été extrêmement difficile. Le spécimen qu'il veut envoyer à l'Exposition a trois pieds de hauteur et dix-huit de circonférence, et pèse trois tonnes. M. Rideout recule devant la dépense que lui coûtera le transport de ce bloc jusqu'au chemin de fer ; il demande l'assistance des commissaires de l'Exposition. Le pays qui produit de telles merveilles appelle l'attention des géologues."

Nous lisons dans la *Gazette Berlinoise* :

Berlin fait venir aujourd'hui tous ses articles de luxe, de mode, de la France ; bien plus, les Français fournissent aux Berlinoises, non-seulement tous les objets de première nécessité, mais même les livres, parce que les marchandises françaises et les productions du sol français sont meilleures et coûtent moins cher que celles qu'on achète en Allemagne. Les chemises, par exemple, constituent depuis plusieurs mois un article de grande importation. Ce qui est plus étonnant encore, c'est que de grandes quantités de beurre sont expédiées de France à Berlin, et trouvent de nombreux acheteurs, grâce à la bonne qualité des marchandises et à son prix modéré.

Si cela continue de ce train, la France aura bientôt repris, par des voies très-pacifiques, les milliards qu'elle a payés à l'Allemagne, et qui d'ailleurs n'ont jamais procuré le moindre avantage aux citoyens allemands.

Un officier de marine qui revient de l'Inde raconte un trait de son brosseur, vieux matelot qu'il avait pris à terre avec lui, à Singapore.

Ce loup de mer joint, paraît-il, à beaucoup d'entrain, une piété qui, pour être sincère, n'est pas des plus éclairées.

Dès qu'il eut mis le pied sur la terre ferme, il relacha de beaucoup sa conduite, et causa même certains scandales.

Au bout de quelques jours, l'officier lui en fait doucement l'observation.

—Comment, dit-il, vous, un homme si pieux !

Pour toute réponse, le marin montre un affreux magot peinturluré qui grimait sur le front d'une pagode :

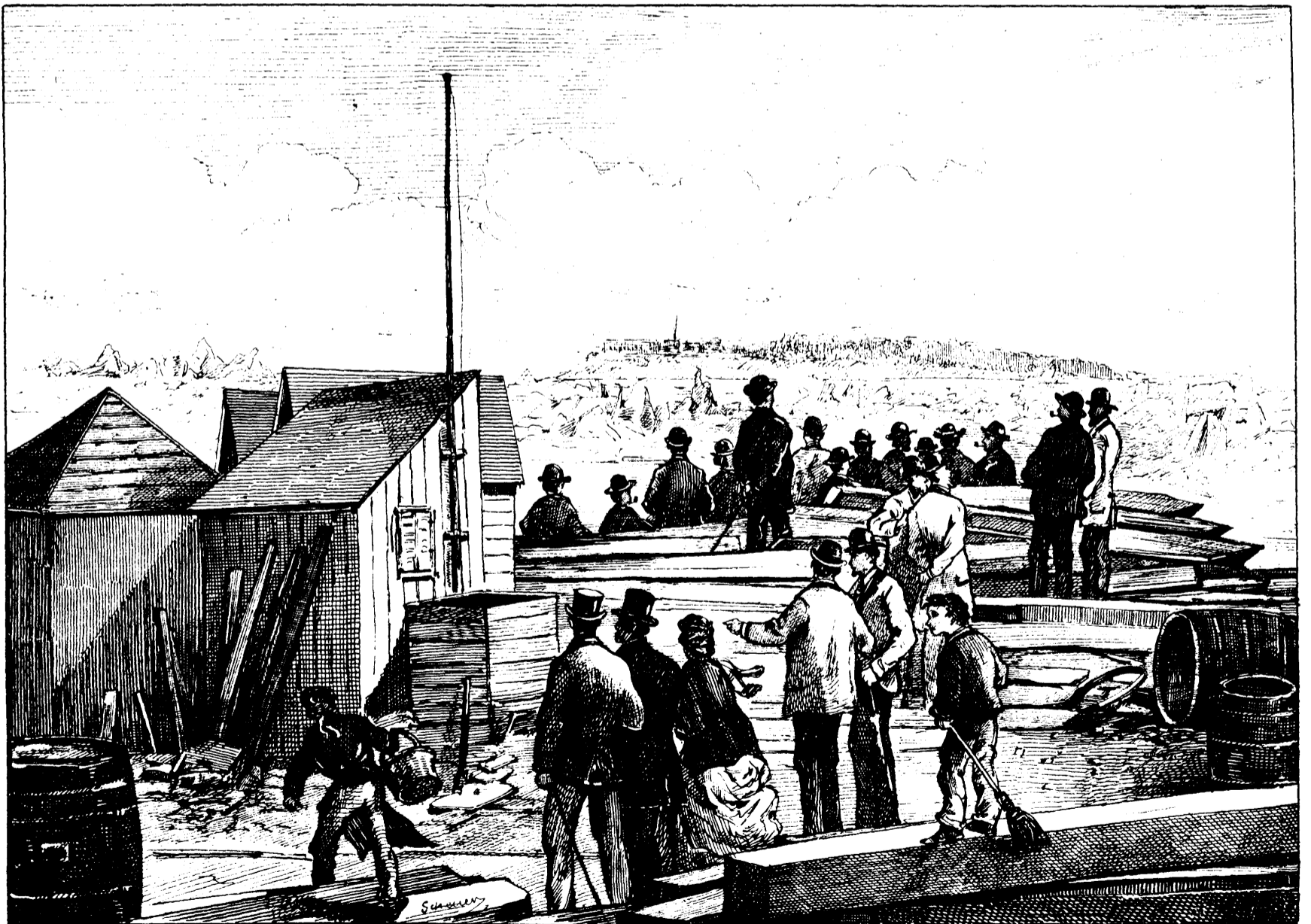
—Avec les bons dieux d'ici, est-ce qu'il y a besoin de se gêner !



FEU ALEX. T. STEWART, LE MILLIONNAIRE



S. M. I. ÉLIZABETH-AMÉLIE-EUGÉNIE, IMPÉRATRICE D'AUTRICHE



MONTREAL :—LES CURIEUX ATTENDANT QUE LA GLACE CHARRIE

LES AMOUREUX

Ils faisaient des projets, parlaient de mariage ; Le bonheur et l'amour seraient, dans leur ménage. Hôtes plus assidus que le sont les oiseaux. Pour leurs nids sur la branche où parmi les roseaux. Ils aéraient tant de goût pour orner leur retraite ! De beaux rideaux flottant à l'alcôve discrète, Des meubles en damas, des tapis précieux ; Ou le pas le plus lourd marche silencieux ; Des serins babillards dans leurs cages dorées Roucoulant tout le jour, de belles fleurs pourées Au parfum le plus doux ; dehors, un frais gazon Et des sapins touffus pour couper l'horizon, Car l'univers pour eux serait ce coin de terre Où seuls avec l'amour, dans l'ombre et le mystère, Ils fileraient des jours de soie et d'or tressés..... O rêves d'amoureux si longtemps caressés ! Tout près de leur maison serpenterait dans l'herbe Un murmure ruisseau, puis un étang superbe, Couché nonchalamment, recevant sur ses eaux La coque de l'esquif et l'aile des oiseaux. Dans les bosquets voisins au épaisses ramures, Ils iraient en courant écouter les murmures, Les bruits mystérieux, les mille et mille voix Qui semblent tous les soirs venir du fond des bois. Puis au tomber du jour l'alcôve retirée Recevait les époux dans son ombre sacrée, Et le sommeil viendrait, dans un rêve amoureux Prolonger leur bonheur et ces moments heureux. Plus tard encore, autour d'un bon feu qui pétillait, Grandiraient des enfants, gâtés de la famille. Et dans leurs traits chéris ils se verraient tous deux. Voilà ce que souvent disaient les amoureux. Lorsque sur le chemin désert, couple fidèle, Ils s'en allaient rêvant d'une époque si belle. Parfois sur cette route ils croisaient un vieillard, Qu'ils salueaient du geste et d'un tendre regard ; Et ce vieux, sans ami, sans or et sans famille, Ayant le ciel pour toit et pour lit la charmille, Était jaloux de voir dans ce couple charmant Reluire le bonheur comme le diamant.

M. J. A. POISSON.

ROSALBA

ou

DEUX AMOURS

ÉPIQUE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE-PILOTE

Pendant que ces terribles scènes se passent dans le village de Varennes, où nous ne saurions encore calculer l'étendue du désastre, descendons le fleuve, sur un parcours de quelques milles, et là, constatons un incident qui, tout en nous donnant une idée plus vive des dangers qui accompagnent la débâcle de la glace sur le St. Laurent, nous fournira le premier des événements dont la série compose cette histoire.

Quatre milles en aval du village de Varennes, mais toujours dans la paroisse, sur le grand chemin qui longe le fleuve, se trouve une ferme distante de vingt arpents de l'habitation la plus voisine. Dans la soirée dont il s'agit, le père et ses deux fils aînés s'étaient rendus en toute hâte au village pour y porter les secours qui pourraient être nécessaires. Ils ne craignaient rien pour leur propre maison, car elle était si élevée sur la berge que les inondations les plus fortes ne l'avaient jamais atteinte. La mère demeura à la maison avec les jeunes enfants, priant pour le salut de ceux qui pouvaient être en danger durant cette nuit terrible. Seule, la fille aînée, après avoir longtemps écouté avec attention aux portes et aux fenêtres, traversa le chemin et alla s'accouder sur la clôture qui dominait la berge. Elle était là quand sonna le tocsin et quand le tumulte, sur la rive et sur le fleuve, lui apprit que la débâcle était à son apogée. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer son imagination. Elle contemplant avec stupeur le noir abîme ouvert devant elle et se lamentait sur le destin de ceux qui, peut-être, luttaient pour leur existence dans ces profondeurs dangereuses. Depuis une grande demi-heure elle était absorbée dans ces sombres pensées, lorsque fut tirée de ses méditations par un faible cri qui retentit à une grande distance sur le fleuve. Était-ce un jeu de son imagination ? ou bien était-ce réellement le cri d'un être humain en détresse ? Si l'on appelait au secours, elle se disait, en serrant convulsivement la rampe de la clôture, qu'elle aurait le courage d'y aller. Le cri retentit de nouveau, plus fort, plus distinct et plus poignant. Hélas ! c'était bien une voix humaine qu'elle seule pouvait entendre, car le son lui était apporté par le vent du nord qui battait les flancs de la côte à ses pieds.

Des marches naturelles conduisaient de la maison au fleuve. Elle en connaissait toutes les marches et tous les détours, depuis son enfance. Au pied de l'escalier se trouvait une étroite plateforme, projetant avec le fleuve, et semblable à celles dont se servent les ménagères de campagne les jours de lavage. Attachant sa coiffure et ramenant son châle sur ses épaules, la jeune fille descendit rapidement les marches et s'aventura sur la plateforme. Là, sans s'inquiéter des vagues furieuses ni de la glace flottante, elle se pencha pour mieux écouter. Une troisième fois le cri d'agonie retentit plus fort au milieu du fleuve, directement en face d'elle. Elle se sentit électrisée. Mais que faire ? Répondre ? elle se trouvait contre le vent, et sa voix ne serait pas entendue. Remonter la berge et appeler du secours ? mais son père et ses frères étaient partis, et toute cette portion du village était déserte. Elle revint sur ses pas, en suivant la plateforme, et son pied heurta contre des planches qui s'y trouvaient. Elle pensa au bateau. A cette époque, il n'y avait pas de bateaux passeurs, et presque tous les cultivateurs, le long du fleuve, avaient chacun un bateau pour traverser le fleuve ou pour monter le Pied-du-Courant quand la chose était nécessaire. Souvent la jeune fille avait traversé

seule le St. Laurent dans son bateau, même au commencement du printemps et à la fin de l'automne. Elle s'approcha du petit abri où se trouvait le bateau. La serrure était fermée, mais les montants de la porte étaient en partie rongés par la glace. Elle put entrer et mit la main sur le bateau. Il n'était pas retenu au bord par la glace, mais balançait aisément sur ses étais. Elle l'attira à elle sans effort. Voyant cela, sans plus réfléchir, sans même se rendre intérieurement compte de la téméraire résolution qu'elle allait prendre, elle tira le bateau hors de l'abri, le mit à l'eau et s'y élança. Elle ne savait pas trop ce qu'elle faisait, et cependant tous ses mouvements étaient précis, et son courage s'animait de plus en plus parce que, pendant toutes ces évolutions, le cri : "Au secours !" retentissait de plus près et plus fort à ses oreilles.

Elle nagea droit vers le point d'où partait la voix. Les glaçons venaient tour à tour frapper les flancs de sa barque, mais comme elle avançait obliquement, ils ne l'endommageaient pas. L'eau était très-épaisse et le courant moins fort qu'elle ne s'y attendait. Ces circonstances étaient à son avantage, et la brave enfant ramait avec vigueur. Ce qui l'encourageait, c'est que le cri devenait plus distinct, si bien qu'une fois rendue à deux cents verges de la rive, elle crut entendre la voix à quelques pieds d'elle. Toutefois, elle ne vit rien, bien que la réflexion de la glace dût permettre de distinguer un objet aussi volumineux qu'un corps humain. Soudain, la voix se tut. La victime était-elle tombée à l'eau ? Ou, se trouvant à l'eau depuis longtemps, avait-elle enfin sombré dans l'abîme ? Tous les dangers qu'elle venait de courir seraient-ils inutiles ? Depuis son départ de la plateforme, la pauvre enfant réalisait, pour la première fois, la position critique dans laquelle elle s'était mise. Elle souleva sa rame, et pendant qu'elle regardait autour d'elle, son bateau allait rapidement à la dérive, poussé par la glace qui le battait en flanc. Un instant encore et quelque choc soudain pouvait le faire chavirer. Mais à ce moment suprême, son œil vif découvrit un objet noir quelques pieds à sa gauche, et elle crut entendre un gémissement étouffé. Prenant la rame à deux mains, elle nagea vigoureusement et vira son embarcation vers l'objet qu'elle venait d'apercevoir. C'était une forme humaine pliée en deux, sur un glaçon de deux pieds carrés. Les pieds et les mains se touchaient presque, la tête penchait et le front touchait la glace. Un gémissement sourd partait de la poitrine. La brave enfant comprit de suite la situation. La pauvre victime, épuisée, s'était endormie sur la glace. Cet homme allait mourir. Il n'y avait pas un instant à perdre. Il fallait l'éveiller. Mais comment ? Elle pouvait bien le frapper de sa rame, mais le choc allait le surprendre et il perdrait son équilibre déjà peu sûr. Elle pouvait accoster le glaçon, mais outre qu'elle n'avait pas la force de soulever un pareil poids, les efforts qu'elle pourrait tenter feraient certainement chavirer la frêle embarcation. Hélas ! que faire ? A une dizaine de perches en avant, elle crut apercevoir un banc de glace solide, probablement relié à la glace de la rive par une série de grappins naturels. Si elle pouvait atteindre ce point et remorquer l'homme évanoui jusque là, elle trouverait un point d'appui pour le mettre dans le bateau. Avec l'énergie du désespoir, elle tenta cette manœuvre et réussit. Amenant le fragile glaçon à l'arrière, elle descendit rapidement vers le point où elle devait trouver un refuge temporaire. Là seulement, elle se hasarda à éveiller la victime. L'homme se leva comme s'il eût reçu un choc galvanique. Il se leva, et jetant des yeux hagards autour de lui :

"Où suis-je ? qu'ai-je fait ?"
Pour toute réponse, il entendit une voix douce qui lui disait :

"Courage ! montez sur le banc de glace et vous êtes sauvé !"

Sauvé ! ce mot produisit sur lui l'effet d'un puissant cordial. Réunissant toutes ses forces, d'un bond il sauta sur le banc de glace. Le petit glaçon qui l'avait soutenu jusqu'alors coula comme une pierre, passa sous la quille du bateau et fila vers le milieu du fleuve. L'homme était dans la plus grande agitation ; il étendit les bras et commença à tourner sur lui-même en battant des pieds. Il ne semblait pas voir sa libératrice qui se tenait debout à la proue de l'embarcation. Il était tout à la délicieuse sensation de se trouver sur un appui ferme. La jeune fille lui adressa encore la parole :

"La glace va bientôt se rompre ! venez dans le bateau et nageons vers la rive."

L'homme, tremblant, murmura quelques mots inintelligibles. Son énergie, un instant ranimée, l'abandonna tout à coup, comme l'on devait s'y attendre ; il fit machinalement quelques pas en avant et tomba tout de son long dans le bateau, la face contre le foud. C'était une syncope. La jeune fille vira de bord et nagea vers la terre. Le retour fut dangereux, car elle avait à suivre le courant et pouvait être arrêtée par des blocs de glace accumulés. Mais la Providence, qui lui avait permis de sauver cet homme, ne devait pas l'abandonner au moment le plus périlleux de l'aventure. En regardant vers la rive pour diriger sa marche, elle vit la lumière de plusieurs torches et entendit l'écho de voix humaines.

"Ce sont mon père et mes frères !" pensa-t-elle. En effet, son père et ses frères étaient revenus du village de Varennes, apportant la bonne nouvelle que les dégâts faits par la glace et l'eau étaient moindres qu'on l'avait pensé. Mais l'absence de la jeune fille avait bientôt changé en mortelle inquiétude le plaisir qu'ils avaient éprouvé. Où était-elle ? Elle était partie

de la clôture. Ils suivirent ses traces jusqu'au bord de la levée. Avait-elle descendu les marches ? Ils descendirent. Ils coururent sur la plateforme, et de là, à l'abri du bateau. Le bateau n'y était plus ! Dans quelques minutes, tous les voisins furent sur pied et des torches illuminèrent toute la rive. L'agitation était à son comble lorsqu'on entendit le clapotement du bateau, et bientôt, dans le cercle lumineux, apparut la figure de la jeune fille-pilote.

C'était la Béatrice du Dante traversant son précieux fardeau sur les eaux du Lithé.

Un instant après, la proue touchait la rive. Le père, tremblant d'émotion, avait pris sa fille dans ses bras.

"Mon enfant ! ma chère enfant ! qu'est-ce que cela signifie ?"
Un sourire fut la seule réponse de la jeune fille.

"N'es-tu pas gelée ? n'es-tu pas épuisée ?"
Mais la délicate enfant s'était déjà évanouie dans les bras de son père.

Quatre hommes avaient pris la victime évanouie dans le bateau, et tous se dirigèrent vers la ferme.

Le lecteur tient sans doute à savoir le nom de l'héroïne.

Elle s'appelait Rosalba Varny.

CHAPITRE III

LE BUREAUCRATE

Les Varny étaient une des plus anciennes familles canadiennes. Ils tenaient rang avec les premiers colons de Varennes. Il est inutile de suivre leur généalogie en France ; ils étaient essentiellement plébéiens, et tout leur prestige était dû à des vertus pratiquées dans le Nouveau-Monde. Une des aimables illusions des familles canadiennes-françaises consiste à réclamer des origines aristocratiques ; l'historien rit de ces prétentions, car il sait très-bien qu'il ne s'est établi au Canada qu'un petit nombre de familles vraiment nobles. Les Canadiens auraient meilleure grâce à s'enorgueillir de la saine démocratie qui est un des traits remarquables de leur pays.

Samuel Varny, chef de la maison, avait, au contraire de la majorité des autres colons, acquis une grande richesse en propriétés foncières. Sa résidence, bien que construite sur le modèle de toutes les fermes canadiennes, indiquait un bien-être plus qu'ordinaire. C'était un grand bâtiment de pierre, avec galerie tout autour, et de grands jardins qui la séparaient des champs avoisinants. La famille avait conservé les mœurs simples des Acadiens, et bien qu'ils fussent affables pour leurs voisins, les Varny préféraient à tout les charmes de la vie d'intérieur.

La fécondité des mères canadiennes est proverbiale, et madame Varny ne faisait pas exception. Elle avait eu dix-sept enfants, dont sept seulement survivaient. La favorite, la perle de la famille était Rosalba, le sujet de notre esquisse.

Rosalba n'était pas d'une beauté irréprochable, mais elle offrait quelques-uns des traits les plus charmants du type canadien. Ce n'était pas une de ces créatures diaphanes qui ne visent constamment qu'à l'effet. Des épaules, une poitrine larges et cette belle carnation qui laisse voir les lignes et les courbes de beauté, sans déchoir au type grossier ou sensuel. Ses cheveux étaient brun-clair, et elle en avait beaucoup, signe le plus certain de la santé et de l'activité chez une femme. Ses yeux étaient bleu-foncé, grands et vivants d'expressions. Elle était pleine d'activité, mais ses mouvements étaient toujours gracieux ; on ne pouvait lui reprocher ni la gaucherie de la paysanne ni l'affectation de la citadine. C'était une brave enfant, on l'a déjà vu. De fait, en présence de cet acte de dévouement, nous aurions pu nous dispenser de décrire sa personne, car une héroïne est toujours aimable indépendamment de ses attributs personnels.

Nous avons dit que bien que les Varny menassent une vie retirée, ils étaient en bons termes avec leurs voisins. Il en avait été ainsi jusqu'alors ; mais, au moment où commence notre histoire, quelques nuages avaient apparu. Durant l'hiver qui venait de s'écouler, l'agitation politique avait été grande dans toute la province. Les éléments en conflit devaient bientôt amener une insurrection ouverte. Non-seulement les grands centres, comme Montréal, Québec et Trois-Rivières, étaient agités par la lutte des partis, car les campanes s'en mêlaient ; et Varennes, à cause de sa proximité de Montréal, fut une des premières localités qui prirent part à ce mouvement. La grande majorité des habitants avaient embrassé la cause populaire, et ceux, en très-petit nombre, qui avaient cru devoir se tenir sur la réserve ou se prononcer contre le mouvement, étaient déjà l'objet d'une hostilité secrète, mais non moins décisive. Il était naturel que ceux qui avaient de grands intérêts dans la propriété foncière, qui avaient à maintenir leur réputation de paisibles et loyaux citoyens, y regardassent à deux fois avant de se compromettre dans un mouvement dont les résultats, surtout à son début, semblaient extrêmement problématiques. Naturellement, ces hommes étaient soupçonnés. On a dit que le patriotisme est la vertu des basses-classes et n'existe point chez les riches. D'autre part, la prudence est une vertu de ces derniers qui n'existe pas chez les autres. Mais le patriotisme sans la prudence ne mène à rien. Telle fut l'erreur de la rébellion de 1837, si l'on s'en rapporte à l'opinion de plusieurs hommes de ce temps-là et d'aujourd'hui. Sans discuter si la rébellion était justifiable, plusieurs croyaient

qu'elle était mal organisée et follement conduite.

Longtemps avant que l'insurrection éclatât, le terme de *bureaucrate* était odieux pour les patriotes. Quiconque avait mérité cette désignation était finalement banni dans sa paroisse. C'est ce qui arriva partiellement au père de Rosalba. Samuel Varny était suspecté d'être bureaucrate. Depuis quelques mois, ce soupçon s'était répandu, et le petit incident que l'on va lire vint lui donner un air de ressemblance.

Deux cultivateurs du voisinage discutaient politique en revenant du marché du samedi au village. Le mauvais rhum qu'ils avaient ingurgité aux différentes tavernes avait un peu troublé leurs idées, mais excité leurs passions.

"Et Samuel ? le croisais-tu ? dit l'un d'eux."

—Croire quoi ? demanda l'autre.
—Que c'est un bureaucrate.
—Samuel est mon ami et un homme de bon sens. Je ne le crois pas.

—Mais Loriot, l'aubergiste, me l'assure.

—Loriot a de l'animosité contre Varny, parce qu'il s'arrête toujours chez Abois.

—Je n'en serais pourtant pas surpris.

—Comment donc ?

—Varny est riche et pourrait bien aimer à prendre de grands airs. Et puis, il a fait élever sa fille dans un couvent. Ce n'est plus la fille d'un habitant, mais une demoiselle de la ville ; et l'on me dit qu'il a l'intention de la mener à Montréal pour la marier à un officier.

—Un officier ! reprit l'autre en proférant un juron. Ah ! c'en est trop ! il faut s'assurer de cela. Nous allons passer devant la maison de Varny. Arrêtons et voyons-le. Qu'en dis-tu ?"

Le premier interlocuteur hésita un peu, car, comme il appartenait à la classe des petits cultivateurs, il était un peu effrayé à l'idée d'entrer dans la maison de Varny avec une accusation sur les lèvres, lui qui n'y allait presque jamais, et, quand il y allait, ne pouvait s'empêcher d'y entrer avec le sentiment de son infériorité. Toutefois, la curiosité et peut-être l'ignoble désir de pouvoir inculper Varny auprès des autres cultivateurs, s'il ne niait pas cette odieuse accusation, le décidèrent à consentir.

Quelques instants après, ils frappèrent à la porte de derrière de la maison de Varny, et, suivant la coutume des cultivateurs, entraient sans attendre une réponse. Ils trouvèrent Varny dans sa grande cuisine, fumant sa pipe après le repas du soir. Chacun ayant pris un siège, le plus intime des deux, brusquement, sans aucune précaution oratoire, demanda au maître de la maison ce qu'il pensait de l'état politique du pays. Varny, devinant un piège, répondit immédiatement :

"Êtes-vous venus exprès pour me demander cela ? N'avez-vous pas autre chose à me dire ?"

Le petit habitant tournait naïvement son casque entre ses doigts, mais l'autre accueillit cette question avec un aplomb imperturbable. Evidemment, il avait cuvé son vin.

"Samuel, dit-il d'une voix plus basse et plus calme, nous sommes d'anciens amis, tu le sais, et si je t'ai fait cette question, c'est que j'ai des raisons d'ami pour te l'adresser. Tu vois que Bavard est avec moi. Il sera mon témoin."

Varny, tira sa pipe de sa bouche, réfléchit un instant et fixant son interlocuteur :

"Eh bien ! dit-il, donne-moi d'abord tes raisons. Nul doute que tes motifs sont bienveillants, en ce qui te concerne, mais ils ne sont peut-être pas suffisants pour que je te réponde."

—Varny, tu sais que nous vivons dans des temps difficiles, dit le visiteur.

—Je le sais.

—Les esprits sont très-agités.

—Je m'en aperçois, répondit Varny malicieusement.

—Et c'est l'intérêt de chacun de faire connaître aux gens de quel côté il tient.

—Cela dépend....

—Comment ?

—Des gens auxquels on s'adresse.

—Mais, d'abord, ses ennemis ?

—Je ne m'en soucie pas.

—Mais s'ils s'inquiètent de toi ?

—Qu'ils s'inquiètent. Je leur saurai gré de leur politesse.

—Mais ne te soucies-tu pas des rumeurs ?

—Pas du tout.

—Et nos amis ?

—C'est autre chose.

—Quelques-uns d'entre eux peuvent croire ces rumeurs.

—Alors, ce ne sont pas de mes amis.

—Les anciens amis deviennent les pires ennemis.

—Hélas ! ce n'est que trop vrai.

—Quelques-uns t'ont déjà menacé.

—Je méprise les menaces.

—Deux ou trois d'entre eux sont très-violents.

—Je me moque de leur violence."

En disant ces mots, Varny se leva et fixa ses interlocuteurs d'un air grave. Une grande passion s'agitait en lui, mais il se contenait pour ne pas donner l'éveil à ses visiteurs. Pendant le dialogue qui précède, il avait souvent fixé Bavard, et quelque chose, évidemment, lui déplaisait dans cet individu. C'est sur lui qu'il commença à passer sa mauvaise humeur.

"Bavard, tu n'as pas encore parlé," lui dit-il vivement.

Le petit habitant tressaillit sur sa chaise, toujours avec son air naïf et embarrassé. L'homme qui est vantard en arrière devient rampant lorsque vous le regardez en face. Dans les deux cas, c'est un lâche.

"Monsieur Sinarid n'a emmené ici comme témoin, dit-il enfin avec hésitation ; je n'ai rien à dire."

"Témoin de quoi ?" reprit Varny.

Bavard regarda son compagnon qui, trouvant

que la position devenait embarrassante, prit sur lui de répondre :

"Pour en venir au fait, je vais te dire en un mot ce qui nous amène ici. En chemin, nous avons causé politique, et Bavard t'a accusé d'être un bureaucrate; alors, je l'ai fait entrer pour te mettre à même de nier cette accusation.

"M'accuser d'être un bureaucrate! s'écria Varny en traversant la chambre deux ou trois fois à grands pas; il ose venir me demander une explication, et cela chez moi! Bavard, hors d'ici, immédiatement! Je savais que tu étais un misérable porteur de cancan, mais je ne t'aurais jamais cru tant d'impudence. Hors d'ici, et n'aie jamais l'audace de te présenter chez moi."

Bavard était un homme puissant, qui pouvait tenir tête à Varny; mais le ton et le regard de ce dernier l'avaient complètement interloqué, et quittant bêtement sa chaise, en tournant toujours son casque entre ses doigts, il se dirigea vers la porte comme un chien qu'on vient de fouetter. Mais une fois sur l'escalier en dehors, le naturel reprit le dessus. Sa figure prit une expression de colère et de haine, et montrant le poing en dehors de la fenêtre éclairée, il ne dit que ces deux mots: "Infâme bureaucrate!" et il jura de se venger. La vengeance étant une passion, une vipère est quelquefois plus dangereuse qu'un tigre. Bavard était une vipère.

Durant cette altercation, Sinard paraissait mal à l'aise; c'était lui qui avait amené Bavard dans cette maison, et peut-être allait-il recevoir un congé *ab irato* comme son compagnon. Il se levait même pour partir, lorsque Varny, qui avait repris son calme, s'avança vers lui et lui dit tranquillement:

"Tu vois que je n'ai pas voulu donner d'explication à ce misérable. Qu'il pense que je suis ou non un bureaucrate, comme il voudra; mais pour toi, le cas est différent. Nous pouvons raisonner ensemble. Tu es un des hommes de Papineau, naturellement.

"Toujours! répondit l'habitant avec fierté. Prêt à le suivre n'importe où?"

"Où, n'importe où."
"Eh bien! c'est sur ce point que je diffère. J'admire Papineau. Je le respecte. Mais je ne le suivrais pas aveuglément. De fait, je ne suivrais aveuglément aucun homme.

"Papineau est le plus grand homme du Canada—Hurray! pour Papineau."

Cette exclamation avait un ton aigre et agressif. Sinard n'était pas fort sur la discussion, et il voulait entraîner son adversaire à lui dire quelque chose de désagréable. Mais Varny garda son calme.

"Papineau a le sort de tous les hommes éminents. Ses amis exagèrent sa valeur, ses ennemis le déprécient. Je veux lui rendre justice. Comme parlementaire, il est dans son rôle, et, comme tel, je le soutiendrai toujours. S'il sort de ce rôle, qu'il en supporte les conséquences! Pour moi, je ne le suivrai pas en dehors de là."

Cette déclaration ranima Sinard.
"Ah! ah! tu montres le bout de l'oreille! Parle franchement. Patriote ou bureaucrate: qui es-tu?"

"Je t'ai déjà dit que je ne réponds pas à ces questions à brûle-pourpoint. Patriote et bureaucrate sont des mots de convention. Tu peux les comprendre et les interpréter comme tu voudras. Je suis, avant tout, Canadien-Français, fier de ma race et prêt à la défendre contre n'importe qui. Tel est l'hommage de mon cœur. Mais ma raison a droit au chapitre. Je suis dévoué à la couronne anglaise. Nous avons des griefs, je le sais. J'honore Papineau et son parti quand ils veulent nous faire rendre justice. Mais ils doivent se borner à un mouvement parlementaire. C'est ainsi qu'ils obtiendront justice. Russell ne sera pas toujours ministre. Mais quand même il resterait au pouvoir, il sera forcé de se rendre à nos demandes.

"Tu es opposé à l'appel aux armes?"
"Très-certainement."
"C'est peut-être notre seule ressource?"
"Ce serait notre ruine."
"Pourquoi?"
"Parce que c'est une trahison."
"Ah! ah!"
"Parce que c'est un suicide."
"Mais nous pourrions réussir par un coup de main?"

"Ah! mon ami, telle est l'illusion de l'enthousiasme. Je suis fâché de voir que plusieurs de vos chefs partagent cette illusion. Ils préparent un mouvement qu'ils ne peuvent pas diriger. Telle est ma crainte. J'espère qu'elle ne se réalisera pas.

"Ainsi, sans être contre nous, tu n'es pas pour nous, survenant une crise?"

"Nos destinées sont entre vos mains. Si vous compromettez notre cause, au lieu de la faire valoir, je ne suis certainement pas des vôtres.

"Cela suffit. Jusqu'à la crise, toujours amis. La crise arrivant, je changerai peut-être d'allures.

"Comme tu voudras," dit Varny d'un air aimable, mais d'une voix ferme.

L'entrevue était terminée. Sinard n'en savait pas plus long, et le lecteur n'en sait peut-être pas davantage, bien que nous ayons transcrit la conversation précédente pour donner une idée de l'attitude prise par les hommes les plus consciencieux du pays pendant les lamentables troubles de 1837-38. Sinard demeura sous l'impression que, sans pouvoir appeler Varny un bureaucrate, il ne pouvait certainement pas le donner comme patriote dans le sens du mot alors en vogue. C'est la double réponse qu'il fit à tous ceux qui, ayant entendu parler de son

entrevue avec Varny, voulaient en connaître les résultats. Les réponses de Sinard jointes aux mensonges de Bavard, qui n'avait pas différé sa vengeance, ne tardèrent pas à augmenter les soupçons et l'animosité contre Varny.

(A continuer.)

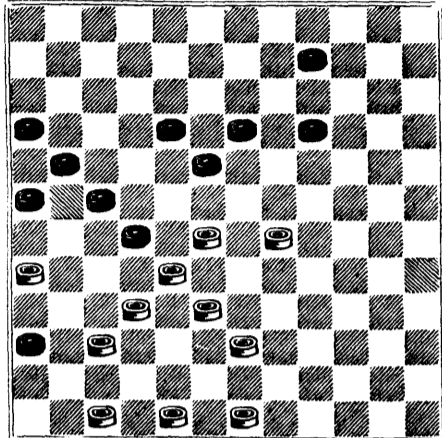
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 25

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 23

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows list numbers 67 to 41 and their corresponding values.

Solution juste du Problème No. 23

Montréal.—Ar. Pelletier.

Autre Solution juste du Problème No. 23

Montréal.—J. A. L'Heureux.

A. M. Georges Landry: Veuillez nous envoyer vos problèmes par ordre de numéro, comme ceux que nous avons déjà publiés.

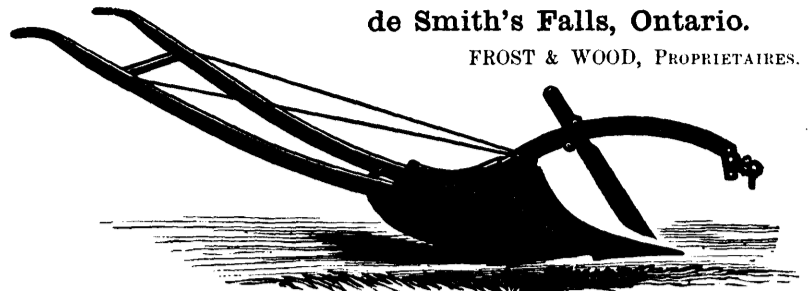
Prix du Marché de Détail à Montréal.

Large table listing market prices for various goods including flour, grains, legumes, dairy products, and meats. Columns include item names and prices in dollars and cents.

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.



LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi, FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet. 7-17-13-24 LARMONTH & FILS, 33, Rue du Collège, Montréal.

A VENDRE

A LA FERME-MODELE DU COLLEGE DE STE. ANNE

UN MAGNIFIQUE POULAIN âgé de 35 mois. Alezan clair (Bright Sorrel); hauteur: 16 1/2 mains; allure légère et rapide.

Ce superbe animal vient du célèbre Etalon "Messenger," appartenant à la Société d'Agriculture du comté de Kamouraska, et d'une bonne jument 1/2 sang.

S'adresser au

PROCUREUR DU COLLEGE.

1er Mai 1876.

7-18-3-29

ON DEMANDE

UN SOLICITEUR D'ANNONCES

POUR

"L'OPINION PUBLIQUE"

L'expérience dans cette branche d'affaires, des recommandations satisfaisantes quant à l'habileté et au caractère, un extérieur convenable, sont absolument nécessaires.

S'adresser à

GEORGES E. DESBARATS,

DIRECTEUR-GERANT.

PAPIER A ENVELOPPER

Les Épiceries, Bouchers, Cordonniers, et autres commerçants peuvent obtenir au bureau de ce Journal, 5 et 7 Rue Bleury, d'excellent papier à envelopper, en bon ordre, à cinq piastres le cent livres; trois piastres pour cinquante livres; une piastre et demie pour vingt-cinq livres.

Les acheteurs devront payer argent comptant, et emporter le papier. S'adresser au Gérant de la Compagnie Burland-Desbarats, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Les commerçants de Campagne pourront se procurer de ce papier en adressant leurs commandes comme ci-dessus, accompagnées du montant nécessaire, en ayant soin d'y ajouter un centin par livre pour couvrir les frais de poste.

A LOTER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

S'adresser à

G. B. BURLAND,

115, rue St. François-Xavier.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. M. LEICESTER & CIE, Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montréal. 7-1-48

Coutellerie

FOURCHETTES ET CUILLERES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX, CAFETIÈRES FRANÇAISES à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez

L. J. A. SURVEYER,

7-1-18

524, Rue Craig, Montréal.

Corniches

ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi BARRES D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez

L. J. A. SURVEYER,

7-1-18

524, Rue Craig, Montréal.

Lithographie

Typographie

Gravure

IMPRESSIONS de toute sorte, depuis la TÊTE DE COMPTE la plus unie, jusqu'à la PANCARTE la plus élégante,

AU BUREAU DE

L'OPINION PUBLIQUE

MONTREAL.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.

—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITED.)

MONTREAL.

7-8-52-15

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-22

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.